



SOUS LA DIRECTION DE
BÉATRICE DIDIER
ANTOINETTE FOUQUE
MIREILLE CALLE-GRUBER

LETTRES DESSINÉES PAR
SONIA RYKIEL

Le Dictionnaire universel des Créatrices



ARTS GÉOGRAPHIE
EXPLORATION HISTOIRE
POLITIQUE ÉCONOMIE
LITTÉRATURE ÉDITION
SCIENCES & TECHNIQUES
SCIENCES HUMAINES SPORTS

des femmes
Antoinette Fouque

Quarante siècles
de création des femmes
à travers le monde
dans tous les domaines
de l'histoire humaine,
des arts, de la culture,
de la science.

Un dictionnaire encyclopédique pionnier

Le Dictionnaire universel des femmes créatrices est né de la volonté de mettre en lumière la création des femmes à travers le monde et l'histoire, de rendre visible leur apport à la civilisation. Pensé comme une contribution inédite au patrimoine culturel mondial, il a été rendu possible par plus de quatre décennies d'engagements et de travaux en France et dans tous les pays, qui ont permis de renouer avec une généalogie jusque-là privée de mémoire. Il entend recenser les créatrices connues ou encore méconnues qui, individuellement ou ensemble, ont marqué leur temps et ouvert des voies nouvelles dans un des champs de l'activité humaine. Son chantier d'étude couvre tous les continents, toutes les époques, tout le répertoire traditionnel des disciplines (artistiques, littéraires, philosophiques aussi bien que scientifiques) et il s'étend des sportives aux femmes politiques, en passant par les interprètes, les conteuses, les artisanes, fussent-elles anonymes.

Créatrice, toute femme qui fait œuvre.



Une contribution inédite au patrimoine culturel mondial

- Trois volumes de 1 600 pages chacun, brochés, sous coffret, format 17 x 24 cm
- Plus de 100 directrices et directeurs de secteurs, personnalités de nombreux pays, reconnues dans leurs domaines de recherche
- Près de 1 600 auteur(e)s de tous les continents
- 10 000 articles sur une créatrice ou sur un thème, une école, un mouvement ou une culture dans lesquels les femmes se sont illustrées, classés par ordre alphabétique
- Des index par domaines de création, par continents, par périodes historiques

Huit grands domaines identifiables au code couleur

■ Arts

■ Arts du spectacle

■ Géographie-Exploration

■ Histoire-Politique-Économie

■ Littérature et livres

■ Sciences et techniques

■ Sciences humaines

■ Sports

Lettrines dessinées par **Sonia Rykiel**



La direction scientifique



Béatrice Didier, professeur à l'université Paris 8 qu'elle a contribué à créer, puis à l'École normale supérieure (rue d'Ulm) où elle a dirigé le département Littérature et langages et où elle assure actuellement un séminaire « Littérature-musique » est l'auteur de *L'écriture-femme* et a publié un *Dictionnaire universel des littératures* aux PUF ; elle s'est spécialisée dans la littérature française des XVIII^e et XIX^e siècles (Stendhal autobiographe ; George Sand écrivain). Elle dirige l'édition des œuvres complètes de George Sand (H.Champion).



Antoinette Fouque est cofondatrice du Mouvement de Libération des Femmes (1968). Psychanalyste, théoricienne de la différence des sexes, elle a fondé successivement le groupe de recherche Psychanalyse et Politique au sein du MLF (1968), l'Institut de féminologie (1978), les éditions *des femmes* (1973), des journaux et diverses ONG dont l'Alliance des Femmes pour la Démocratie. Directrice de recherches en sciences politiques (université Paris 8), elle a été députée européenne (1994-1999). Elle est notamment l'auteure de trois essais de féminologie, dont *Il y a deux sexes* (Gallimard).



Mireille Calle-Gruber est écrivain et professeur de littérature à la Sorbonne Nouvelle - Paris 3, où elle dirige le Centre de recherches en Études féminines et genres / Littératures francophones, après avoir piloté un programme de recherches en women's studies au Canada et dirigé le Centre d'études féminines de l'université Paris 8. Ses travaux portent sur la littérature, les arts et la philosophie. Elle est notamment l'auteur de *Histoire de la littérature française du XX^e siècle* et a publié *La différence sexuelle en tous genres* (numéro collectif de *Littérature*, 2006).

La direction éditoriale

En créant les éditions *des femmes*, en 1973, Antoinette Fouque voulait, dit-elle, « mettre l'accent sur la force créatrice des femmes, faire apparaître qu'elles enrichissent la civilisation ». Son ambition était de « créer un ensemble, au sens à la fois musical, mathématique et convivial du terme, où l'individuel s'accomplisse aussi au sein d'un groupe, où un destin singulier entre en écho avec une communauté de destins de femmes ». Elles avaient donc, de naissance, vocation à accueillir ce projet historique avec lequel elles célèbrent leurs 40 années d'existence.



maison
d'édition "DES FEMMES."

- Nous attendons vos manuscrits.
- Nous pouvons vous envoyer la brochure "l'Alternative": libérer nos corps ou libérer l'avortement. [5 F + 1 F de frais de port]. À Paris elle est en vente chez ~~chez~~ Masféro et à la Commune.
- Nous envisageons de lancer une souscription pour une encyclopédie sur les femmes. Écrire à la Maison d'édition pour tous renseignements.



rue de la Roquette
Paris - 11e

Dans le *Le Torchon brûle*, journal du MLF (n° 6, 1973).

Extraits des préfaces

Ce Dictionnaire des femmes créatrices est une œuvre qui fera date, par son ambition et sa volonté de mettre au jour les actrices de la création à travers l'histoire et le monde. L'Unesco (Organisation des nations unies pour l'éducation, les sciences et la culture) est fière de soutenir cet ouvrage et les valeurs qu'il porte. Il fallait un ouvrage comme celui-ci pour rendre hommage à la diversité des créatrices, et saluer leur contribution à la civilisation et à la culture mondiale.

Irina Bokova, directrice générale de l'Unesco

Aujourd'hui, nous sommes devenues poètes et nous écrivons nous-mêmes notre condition. Ici, nous chantons la gestation et les femmes fécondes, le mouvement par excellence qui déplace les lignes, qui pleure, qui rit, qui chante et qui s'anime, le désir de création permanent au corps de toute femme - ouvrage de dame ou œuvre de génie, dans la tapisserie au petit point comme dans la grossesse. Accomplissement - inachèvement, sans fin. Mi-épopée, mi-histoire, puisse ce Dictionnaire universel, cette geste à la gloire des femmes, participer à l'éducation de la postérité.

Antoinette Fouque

Outre qu'ils restituent telle créatrice dans son contexte, dans un mouvement littéraire ou artistique, au sein d'un genre littéraire, permettant ainsi de mieux comprendre le sens de son œuvre, les articles de synthèse présentent l'intérêt de faire une place également aux créatrices anonymes, telles des tisseuses africaines, des conteuses dont les noms sont inconnus, ou tout un laboratoire de scientifiques dont on peut difficilement isoler un nom, parce qu'une découverte a vraiment été le résultat d'un travail d'équipe.

Béatrice Didier

Si bien que revalorisant ce qui avait été méprisé parce que réalisé par des femmes, nous avons vu venir au jour, avec leur œuvres, les marques d'un courage intellectuel, d'un courage politique, d'un courage scientifique remarquables. Que l'on songe seulement aux difficultés que devaient surmonter les jeunes filles [...] pour accéder à l'éducation, étudier, aller à l'Université, entrer dans certaines filières, comme la médecine qui leur était interdite, publier, prendre place dans la politique, ainsi qu'aux obstacles familiaux et aux bouleversements affectifs que ces cheminements entraînaient.

Mireille Calle-Gruber

Articles...



Abdi, Hawa

[Mogadiscio 1947]

Médecin gynécologue somalienne.

C'est très jeune, à 12 ans, à la mort de sa mère hospitalisée pour une complication gynécologique, qu'Hawa Abdi décide de devenir médecin. Fille aînée, elle doit élever ses quatre sœurs dans des conditions de grande pauvreté mais elle ne renonce pas à son rêve et reçoit le soutien de son père. Dotée d'une bourse, elle part en Union soviétique faire ses études et devient la première femme gynécologue de Somalie. Elle s'engage dans des études de droit. En 1983, elle ouvre une petite clinique, sur les terres familiales, à 30 kilomètres de Mogadiscio. La guerre civile survenant avec son cortège de violences mortelles, en particulier contre les femmes, elle fait de ses 26 hectares de terre un refuge pour les populations déplacées et démunies. 90 000 personnes dont 75 % de femmes et d'enfants y construisent leur maison. La clinique devient un hôpital de 300 lits ouvert gratuitement à tous. Avec un dévouement sans limites, cinq médecins, dont les deux filles du Dr H. Abdi, Deqo et Amina, et 16 infirmières reçoivent chaque jour 400 patients et pratiquent nombre d'opérations chirurgicales. Une école primaire accueille 850 enfants dont une majorité de filles. Le désormais dénommé «Village Hawa Abdi» fournit la seule source d'eau

potable gratuite de la région. Il développe un programme d'agriculture durable pour parvenir à l'autosuffisance et lutter contre la famine et le réchauffement climatique, qui devrait faire modèle dans le pays. Appelée avec ses filles les «Saintes de Somalie», H. Abdi a instauré deux règles impérieuses dans cette société de paix qu'elle a créée: l'interdiction des divisions de clans et des divisions politiques, et l'interdiction des violences contre les femmes sous peine de bannissement. Pour elle, les femmes peuvent être des leaders et diriger des communautés; il faut leur rendre le pouvoir. Leur force est l'espoir de la Somalie, alors que, depuis tant d'années, les hommes ne font que tuer. Elle est pour sa part, et en grande partie parce qu'elle est une femme, en butte à des violences et des menaces de mort de plus en plus pressantes de la part des Shabaab, milices islamistes liées à Al Qaida. Des enlèvements de plusieurs centaines d'enfants ont eu lieu dans le camp; une partie des terres du Village a été saisie; elle a elle-même dû momentanément s'éloigner. Mais elle ne renonce pas et continue à développer son œuvre d'intelligence et d'humanité. Elle a reçu de nombreuses distinctions et figurait parmi les nominés pour le prix Nobel de la paix 2012.

C. FERNANDEZ

[...]

Agnesi, Maria Gaetana

[Milan 1718 - id. 1799]

Mathématicienne italienne.

Dans l'Europe du XVIII^e siècle, au temps des Lumières, l'accès aux études supérieures reste interdit aux femmes, sauf en Italie où des «filles de bonne famille» peuvent recevoir une instruction identique à celle des garçons et accéder à l'université. À cette époque, l'université de Bologne*, la plus ancienne du monde occidental, se distingue

par son nombre d'étudiantes et d'enseignantes. Parmi elles, Maria Gaetana Agnesi, nommée à une chaire de mathématiques en 1750. M. G. Agnesi est née dans une famille de la haute bourgeoisie milanaise. Son père, amateur d'arts et de sciences, offre à ses 21 enfants les meilleurs précepteurs. Elle se révèle particulièrement brillante puisque, très jeune, elle maîtrise le latin, le grec et l'hébreu ainsi que le français, l'allemand et l'espagnol. Elle a 15 ans lorsque son père commence à l'inviter dans son salon fréquenté par des intellectuels italiens et étrangers, où elle débat, le plus souvent en latin, de sujets philosophiques ou scientifiques. En 1738, elle publie un recueil de 191 essais sur la philosophie et les sciences, *Propositiones philosophicae*, regroupant certaines des thèses qu'elle a soutenues lors de ces joutes oratoires, parmi lesquelles des théories scientifiques récentes, dont celle de Newton. Elle y aborde aussi la question de l'instruction des femmes. Dès 1739, lassée des mondanités, elle manifeste sa volonté de se consacrer à la vie spirituelle et à la méditation, et d'entrer au couvent. Après de longues discussions avec son père, elle parvient à un compromis : rester dans la maison mais vivre une existence retirée et s'occuper de ses frères et sœurs, dont elle est l'aînée. En 1740, le moine et mathématicien Ramiro Rampinelli devient son professeur. Avec lui, elle étudie l'*Analyse démontrée* (1707) de Charles René Reyneau et entre en contact avec les mathématiciens italiens de l'époque qui travaillent sur le calcul infinitésimal, en particulier Jacopo Riccati. Elle entreprend la rédaction des *Institutiones analytiques* qu'elle soumet à ce dernier. Commence alors une correspondance fructueuse, qui dure de 1745 à 1749. Le pape Benoît XIV, qui avait étudié les mathématiques, la félicite personnellement et la nomme lectrice en analyse à l'université de Bologne. Nommée à la chaire de mathématiques de cette université en 1750, elle n'y a jamais enseigné mais elle est la première femme à en avoir eu l'opportunité. L'impératrice Marie-Thérèse d'Autriche, à qui elle avait dédié son livre, la récompense en lui offrant des bijoux. Après la mort de son père en 1752, elle interrompt ses activités mathématiques, quitte la maison

familiale, renonce à ses biens et s'installe à l'Ospedale Maggiore de Milan. En 1768, l'archevêque de Milan la nomme responsable de la doctrine chrétienne, et à sa demande, en 1771, elle prend la direction du département des femmes dans une institution caritative nouvellement créée. Elle y meurt dans le dénuement.

En 1748, M. G. Agnesi publie les deux volumes des *Instituzioni analitiche ad uso della gioventù italiana* («institutions analytiques à l'usage de la jeunesse italienne»). Cet ouvrage constitue une synthèse éclairée et pédagogique des connaissances dans un domaine des mathématiques récent et en plein développement. L'ouvrage se caractérise par sa structure progressive et contient de nombreuses illustrations. Premier texte de mathématiques publié par une femme, il est devenu le texte de référence pour l'étude de l'analyse et du calcul infinitésimal pendant la deuxième moitié du XVIII^e siècle en Europe. Pour le rendre plus accessible, elle l'a écrit en italien, contrairement à ses contemporains, qui publient encore en latin. Elle emploie le langage de Leibniz : «différentiel», «infinitésimal», toujours en usage aujourd'hui, plutôt que les «fluxions» de Newton. Le second tome a été traduit en français par d'Anthelmi en 1775 sous le titre *Traité élémentaire de calcul différentiel et intégral*. Le premier tome se termine sur trois courbes qui préparent l'introduction au calcul infinitésimal développé dans le deuxième. L'une de ces courbes, la cubique d'Agnesi, est devenue célèbre sous le nom de *Witch of Agnesi* («sorcière d'Agnesi»), probablement à cause d'une erreur de traduction en anglais par Colson qui aurait confondu *versiera* («tourner») avec *avversiera* («sorcière»). Les *Institutiones analytiques* publiées, M. G. Agnesi se consacre de plus en plus à la religion et à l'aide aux pauvres et aux malades, particulièrement des femmes. Pourtant, sa notoriété et les sollicitations continuent à se développer. A. BOISSEAU

■ Dubreil-Jacotin M.-L., «Figures de mathématiciennes», in *Les Grands Courants de la pensée mathématique*, F. Le Lionnais (dir.), Paris, Hermann, 1962.

■ «Maria Gaetana Agnesi», in *Revue de la Société mathématique européenne*, Newsletter n° 31, mars 1999.

[...]

Agnodice

[iv^e siècle av. J.-C.]

Médecin et gynécologue grecque.

Dans la Grèce antique, avant le v^e siècle, les femmes ne sont pas autorisées à exercer la médecine et elles sont accouchées par des parentes ou voisines. Certaines d'entre elles, particulièrement habiles, sont les maia ou sages-femmes ; elles sont détentrices d'un savoir et d'une expérience, non seulement sur les accouchements, mais aussi sur toutes les maladies des femmes. À la fin du v^e siècle, cette tradition disparaît, la gynécologie est reprise en main par des hommes exclusivement, en raison semble-t-il de leur inquiétude quant à leur paternité. On ne sait pas grand-chose de la vie d'Agnodice. La plupart des informations proviennent de l'auteur latin du i^{er} siècle Hyginus. La légende rapporte que, pour pouvoir étudier la médecine auprès d'Hérophile, célèbre médecin d'Alexandrie, Agnodice se coupe les cheveux et porte des vêtements masculins. Une fois ses études terminées, alors qu'elle veut aider une femme qui accouche, celle-ci refuse, pensant avoir affaire à un homme. Elle soulève alors sa robe, pour montrer qu'elle est une femme, et elle est acceptée. Elle finit par être vénérée, les femmes feignant même la maladie, dit-on, pour recevoir ses soins. Victime de son succès, elle attire la jalousie de ses confrères et doit faire face à un procès où elle révèle son identité et encourt la peine de mort. Mais face à la montée des protestations des femmes, les magistrats l'acquittent. L'année suivante, le conseil athénien autorise l'étude et la pratique de la médecine pour les femmes. D'après *Antiqua Medicina*, il y a peu de chances pour que le récit d'Hyginus soit fondé sur des faits réels. Il est possible qu'Agnodice soit une résurgence du mythe de Baubo, dont il existe de nombreuses représentations en terre cuite. Ces figurines représentent une femme avec une figure peinte sur son ventre, qui retrousse ses jupes par-dessus sa tête en dansant, et ce dans le but d'amuser Déméter, la déesse

grecque de la fertilité, en lui montrant son sexe. Malgré les doutes sur son existence, elle reste la première figure de femme gynécologue de l'histoire.

Y. SULTAN

[...]

Arden, Elizabeth

(Florence Nightingale Graham, dite)

[Woodbridge, Ontario 1878

- New York 1966]

Entrepreneuse américano-canadienne.

Elizabeth Arden est la fondatrice d'un empire de la cosmétique. Elle a grandi dans la pauvreté d'une famille de cinq enfants et ne put terminer ses études secondaires. Après une courte formation d'infirmière, elle occupa divers emplois avant de suivre son frère aîné à New York en 1908. Embauchée comme comptable à la Squibb Pharmaceutical Company, elle y apprit des notions de cosmétologie. Elle travailla ensuite pour Eleanor Adair, qui tenait un des premiers salons de beauté, puis avec la cosmétologue Elizabeth Hubbard avec qui elle ouvrit un salon en 1909. Leur collaboration fit long feu et la créatrice, empruntant 600 dollars, ouvrit bientôt son propre salon sur la 5^e Avenue, auquel elle donna le nom commercial de Elizabeth Arden - tiré du prénom de son ancienne associée et d'un poème de Tennyson, « Enoch Arden ». Elle participa à la marche des suffragettes à New York en 1912, et « Toute femme a le droit d'être belle » devint son slogan. La même année, elle voyagea à Paris pour s'informer sur les tendances de la beauté et les nouvelles techniques de massage facial. À son retour, elle commercialisa un maquillage moderne de sa création et innova en proposant aux clientes des leçons de maquillage. Elle collabora avec le chimiste A. Fabian Swanson pour élaborer des crèmes révolutionnaires, fruits des dernières recherches en cosmétique. Secondée par son mari Thomas Lewis, elle possédait ses propres usines. Dès 1915, la marque Elizabeth Arden s'internationalisa, et un premier salon fut ouvert en France (1922). Créant en 1934 le parfum *Blue Grass* et se lançant dans la mode en 1943, l'entrepreneuse réussit à développer une offre coordonnée complète pour une clien-

tèle huppée. Elle fut également la première à proposer des fonds de teint adaptés aux nuances de la peau de ses clientes. À sa mort, elle laissa derrière elle un empire de plus de 40 millions de dollars, comprenant une centaine de salons partout dans le monde.

A. WYDOUW

[...]

Ashrawi, Hanan

(née Mikhail)

[Naplouse 1946]

Femme politique palestinienne.

Hanan Ashrawi a poursuivi des études de littérature à l'université américaine de Beyrouth, puis à l'université de Virginie, avant de rentrer en 1973 en Cisjordanie et de créer le département d'anglais de l'université de Birzeit. Très engagée dans la lutte nationale palestinienne, elle a occupé de nombreuses fonctions politiques au sein des instances dirigeantes de son pays. De 1991 à 1993, elle est porte-parole officielle de la délégation palestinienne au processus de paix du Moyen-Orient et membre du conseil dirigeant de la délégation. De 1993 à 1995, après la signature des accords de paix d'Oslo, elle dirige le Comité préparatoire de la commission palestinienne indépendante pour les droits des citoyens de Jérusalem. À partir de 1996, elle est élue au Conseil législatif palestinien, députée du district de Jérusalem. En 1996, elle est nommée ministre de l'Enseignement supérieur et de la Recherche de l'Autorité palestinienne, avant de démissionner en 1998, protestant contre la corruption politique de l'administration d'Arafat. En 1998, elle fonde Miftah (Initiative palestinienne pour la promotion du dialogue mondial et de la démocratie). Elle est aujourd'hui active dans de multiples initiatives pour la paix et la défense des droits de l'homme. Elle a reçu le prix de l'Amitié franco-arabe en 1996 et le prix Palestine Mamhoud-Hamchari en 1997.

É. MARTEU

■ *Palestine-Israël, la paix vue de l'intérieur, témoignage* (*This Side of Peace: A Personal Account*, 1995), Paris, *Des femmes*-Antoinette Fouque, 1996.

[...]



Benga, Sokhna

(née Mbengue)

[Dakar 1967]

Écrivaine sénégalaise.

Sokhna Benga est l'auteur de romans, de poèmes, de scénarios, d'ouvrages jeunesse et d'une pièce de théâtre. Très jeune, alors qu'elle étudie le droit à l'université de Dakar puis de Brest au début des années 1990 avec une spécialisation dans le droit maritime, elle publie son premier roman, *Le Dard du secret* (1990), qui contient déjà les deux genres dans lesquels elle excelle, le roman de mœurs et le roman policier. Encouragée par son père, le journaliste et écrivain Ibrahima Mbengue, elle poursuit désormais une double carrière. De 1997 à 2000, elle s'occupe également d'encadrement scolaire (écoles, MJC) et de personnes en difficulté (MJC, prisons) au travers d'ateliers d'écriture organisés dans l'Essonne. De retour à Dakar, elle dirige de 2002 à 2005 les Nouvelles Éditions africaines du Sénégal (NEAS) et est nommée, en 2006, administratrice des Affaires maritimes à la Direction de la marine marchande (DMM).

S. Benga croit au pouvoir de l'écriture dans la dénonciation des dérives sociales et politiques auxquelles non seulement le Sénégal mais tout pays doit faire face. Dans son roman *La Balade du sabador* (2000), elle traite du mysticisme et des croyances sénégalaises, entre merveilleux, irréel et réel. À travers l'histoire de deux jumelles, Mayé la révoltée et Ngoye la soumise, elle dénonce des faits sociaux et pose la question des différents comportements de la femme africaine aujourd'hui face aux exigences de la société sénégalaise. Le roman *Bayo* (2007) poursuit la question de la position de la femme et plus précisément du rapport entre les générations dans un monde en constante évolution. Sur

fond de vie politique et sociale du Sénégal depuis 1940, nous suivons le personnage de Sabel, mère de famille heureuse en ménage, fermement décidée à offrir à ses enfants un foyer plein d'amour et à leur épargner l'enfance difficile qu'elle-même a connue. Aussi ne comprend-elle pas leurs choix lorsque, en passe de devenir adultes, ils rejettent ce qui leur est donné pour suivre des chemins plus tortueux. Avec la trilogie *Le temps a une mémoire* (2007), composée de courts romans, c'est au genre policier que S. Benga revient, dans un style oral plus proche de ses scénarios.

F. DONOVAN

■ *Le Dard du secret*, Dakar, Khoudia, 1990 ; *La Balade du sabador*, Dakar/Corbeil-Essonne, Le Gai Ramatou/S. Millet, 2000 ; *Bayo*, Abidjan, NEA/CEDA, 2007 ; *Le temps a une mémoire - Le médecin perd la boule*, Dakar, Oxyzone, 2007 ; *Le temps a une mémoire - Les souris jouent au chat*, Dakar, Oxyzone, 2007 ; *Le temps a une mémoire - La caisse était sans proprio*, Dakar, Oxyzone, 2007.

[...]

Bhatt, Ela

[Ahmedabad, nord-ouest de l'Inde 1933]

Juriste indienne.

Pionnière de la microfinance en Inde, née dans une famille de brahmanes, Ela Bhatt a 12 ans quand l'Inde devient indépendante. Marquée par l'engagement de son grand-père maternel dans le mouvement pour l'indépendance, elle adhère très jeune aux principes gandhiens de développement rural et d'amélioration du sort des pauvres. Sitôt ses études de droit achevées, elle s'implique dans le syndicalisme ouvrier, en travaillant comme avocate pour un syndicat des ouvriers du textile. Bravant avec courage les barrières de classes et de castes, elle déplore l'absence de structures juridiques et économiques susceptibles de favoriser le travail indépendant et de sécuriser le travail «informel», dans un pays où il constitue une source de production de biens et services essentielle. En 1970, elle devient responsable de la section féminine de l'Indian National Trade Union Congress : désormais, la condition des femmes, leur rôle dans le développement du pays deviennent sa préoccupation majeure. En 1972, elle fonde la Self Employed

Women's Association (Sewa), à la fois un syndicat et une coopérative de travailleuses indépendantes regroupant plusieurs métiers : brodeuses, vendeuses de rue, chiffonnières, porte-faix, rouleuses d'encens et de *bidi*, ramasseuses de poubelles. L'année suivante, la Sewa se dote d'une banque coopérative qui finance les activités des ouvrières indépendantes. Les membres de la Sewa, uniquement des femmes, ont aujourd'hui un statut reconnu, peuvent accéder à une formation et à une protection médicale, emprunter et souscrire à des fonds d'épargne. En 1979, avec Esther Ocloo et Michaela Walsch, E. Bhatt crée la Women's World Banking, destinée aux femmes à faibles revenus, et en assure la présidence de 1980 à 1988. En dépit de l'analphabétisation et du poids de certains préjugés, elle parvient à mobiliser les femmes indiennes. Structurant et organisant leurs actions, elle œuvre concrètement à leur émancipation et voit leurs aspirations se développer. Députée au Parlement indien de 1986 à 1989, elle préside en 1987 la Commission nationale sur les femmes travaillant dans les secteurs indépendants et non organisés. Bien qu'ayant reçu de nombreuses distinctions pour son action, E. Bhatt n'en reste pas moins simple, modeste, et surtout animée d'une véritable foi en la force et la détermination des femmes indiennes.

J. PICOT

■ *We Are Poor but So Many: The Story of Self-Employed Women in India*, New York, Oxford University Press, 2006.

■ Collectif, 8 mars 1990, *Hommage à des femmes exceptionnelles*, Paris, Des femmes-Antoinette Fouque, 1991 ; Hoeltgen D., *Inde, la révolution par les femmes*, Arles, P. Picquier, 2010 ; Sreenivasan J., *Ela Bhatt - Uniting Women in India*, New York, The Feminist Press, 2000.

■ Sengupta S., « Voir les femmes en grand », in *Courrier international*, n° 960, 23-3-2009.

[...]

Bi Shumin

[Yining 1952]

Romancière et psychologue chinoise.

Issue d'une famille d'officiers militaires, Bi Shumin effectue ses études secondaires à Pékin, s'engage dans l'armée en 1969, et est envoyée au Tibet où, infirmière puis médecin, elle reste onze ans. Mariée et de

retour à Pékin, elle travaille comme chef de clinique dans l'hôpital d'une usine, mais le besoin de raconter son expérience tibétaine l'incite à écrire, à 34 ans, sa première nouvelle, *Kunlun shang* («mort dans le Kunlun»), dont la parution en 1987 provoque un retentissement immédiat : l'auteure y retrace une marche militaire éprouvante sur les monts Kunlun, en glorifiant la force d'âme des jeunes soldats. Elle continue à publier des nouvelles dans cette même veine idéaliste héroïque, puis, en 1991, se consacre exclusivement à l'écriture. Entre-temps, elle étudie la littérature chinoise et la psychologie à l'Université normale de Pékin, et exerce dans un cabinet en tant que psychologue. Lauréate d'une trentaine de prix littéraires, écrivaine influente, elle est actuellement vice-présidente de la section pékinoise de l'Association des écrivains de Chine. La romancière a produit une œuvre abondante, à travers laquelle elle porte sur le monde un regard original, qui lui vient précisément de sa triple compétence, notamment de son expérience du milieu hospitalier. Pleine de compassion envers autrui, dotée d'un sens de la justice et des responsabilités, elle réussit à fusionner l'observation clinique du médecin et l'humanisme de l'écrivaine, ce qui confère à ses écrits une dimension sublime et un réalisme positif, très différents de la littérature plaintive ou accusatrice de son temps. Ainsi, la nouvelle *Shengsheng buyi* («une vie toujours renaissante», 1995), que l'auteure appelle «un conte sur la vie», décrit l'instinct maternel d'une jeune femme qui parvient à concevoir une nouvelle vie en risquant la sienne propre. Dans une autre nouvelle, *Yuyue siwang* («rendez-vous avec la mort», 1994), que la critique a inscrite dans le courant dit de la «nouvelle expérience», et qui a contribué à sa première renommée nationale, elle aborde, sur le mode du reportage, le sujet tabou des patients en fin de vie et de leur famille ; elle tente de montrer qu'on peut se préparer à la mort et au travail du deuil avec dignité. Il en est de même pour ses romans qui sont autant d'éloges de la vie que de descriptions scientifiques de maladies souvent mortelles. Son premier roman, *Hong chufang* («ordonnance en rouge», 1997), évoque des drogués dans un

centre de désintoxication. L'écrivaine poursuit sa mission humanitaire et cathartique avec *Zhengjiu rufang* («sauver le sein», 2003), réflexion contemporaine sur l'identité féminine. Depuis la publication de ce roman qualifié de «psychothérapeutique», Bi Shumin insuffle à son œuvre une orientation plus psychologique que médicale. Son métier de psychologue, qu'elle évoque dans un récit intitulé *Nü xinlishi* («femme psychologue», 2007), l'amène à publier un grand nombre de textes, surtout appréciés par le lectorat féminin. En qualité de praticienne, elle s'exprime sur les problèmes quotidiens qui génèrent le mal-être des gens, et se propose, comme l'indiquent clairement ses dernières publications, de «prescrire des remèdes au cœur» et de «déchiffrer le code du bonheur».

QIN H.

■ *Bi Shumin wenji*, Pékin, Qunzhong chubanshe, 1996 ; *Bi Shumin zuopin jingxuan*, Wuhan, Changjiang wenyi chubanshe, 2005 ; *Bi Shumin wenji*, changpian xiaoshuo, Guilin, Lijiang chubanshe, 2008.

■ Wang M., «Bi Shumin, wenxuejie de baiyi tianshi», in *Beijing wenxue*, n° 10, 2002.

[...]



Campion, Jane

[Wellington 1954]

Réalisatrice néo-zélandaise.

Originaire de Nouvelle-Zélande et formée à l'Australian Film, Television and Radio School (AFTRS) de Sydney où étudia avant elle Gillian Armstrong*, Jane Campion est aujourd'hui la plus célèbre des cinéastes australiennes. Dès son premier long-métrage, *Sweetie* (1989), une comédie dramatique sur

les rapports complexes entre deux sœurs - l'apparente «anormalité» physique et morale de la cadette affectant la «normalité» de l'aînée -, la réalisatrice construit un univers spécifique dans lequel les personnages féminins sont privilégiés. *Un ange à ma table* (*An Angel at My Table*, 1990) est un portrait sensible, adaptation de l'autobiographie de Janet Frame* qui, jeune auteure, n'échappa à la lobotomie que parce que le chirurgien avait lu un article de presse mentionnant un prix accordé à sa poésie. Située au xix^e siècle, *La Leçon de piano* (*The Piano*, 1993) évoque la séduction sexuelle et l'éveil d'une femme de pionnier muette, interprétée par Holly Hunter. Le film obtient la Palme d'or (partagée) au Festival de Cannes, une première pour une femme depuis la création de cette manifestation. Si elle a contribué à sa renommée internationale, cette récompense a également fait de la cinéaste une source d'inspiration pour nombre de créatrices plus jeunes. J. Campion avait déjà reçu la Palme d'or du court-métrage avec *An Exercise in Discipline - Peel* (1982). Après une adaptation d'Henry James: *Portrait de femme* (*The Portrait of a Lady*, 1996), film d'époque aux riches décors et costumes, la cinéaste s'essaie au thriller (*In the Cut*, 2003), avant de revenir au xix^e siècle avec *Bright Star* (2009), dans lequel elle évoque l'amour pur et idéalisé, comme hors du temps, qui lia le poète romantique anglais John Keats à une jeune fille de bonne famille, mais à l'esprit frondeur et à l'imagination fantasque, Fanny Brawne. Filmées, produites et financées dans des pays parfois loin des antipodes, les fictions de J. Campion révèlent l'effet complexe de la mondialisation sur l'identité nationale.

D. SHEPARD

[...]

Coralina, Cora

(Ana Lins dos Guimarães Peixoto Bretas, dite)

[Goiás 1889 - Goiânia 1985]

Poétesse et pâtissière brésilienne.

Considérée comme l'une des plus grandes poétesses du Brésil, Cora Coralina est connue comme la «poétesse pâtissière».

Issue d'un milieu très modeste, elle est une autodidacte qui commence à écrire ses premiers textes à l'âge de 14 ans, en publiant très vite dans les journaux locaux. Elle continuera, sa vie durant, à composer des poésies et des chroniques au style reconnaissable, marqué par la simplicité, l'humilité et la force de caractère. Excellente cuisinière et pâtissière de métier, elle se spécialise dans la production de fruits confits, qu'évoque le terme portugais *doceira*. En 1910, elle s'installe avec son mari, l'avocat Cantídio de Figueiredo Bretas, dans l'État de São Paulo. Néanmoins, ses textes portent essentiellement sur sa ville natale de Goiás, où elle retourne vivre à partir de 1956, en subsistant grâce à la vente de ses fruits confits. La première véritable publication de ses poèmes n'interviendra qu'en 1965, alors qu'elle a déjà 76 ans. Sa reconnaissance littéraire est due à la découverte de ses textes par le grand poète brésilien Carlos Drummond de Andrade, et nombre de ses textes connaîtront des éditions posthumes. Plusieurs d'entre eux sont dédiés à l'art du sucré, l'un des plus célèbres étant *As cocadas* («les cocos confits»), paru en 1989 dans l'ouvrage *O tesouro da la casa velha* («le trésor de la vieille maison»). D'autres textes se consacrent à l'imaginaire alimentaire brésilien, avec des poèmes comme «O poema do milho» («le poème du maïs») et «Oração ao milho» («prière au maïs») édités en 2005. En 1983, C. Coralina a reçu le titre de docteur honoris causa de l'Universidade federal de Goiás et est la première femme élue Intellectuel de l'année par l'Union brésilienne des écrivains, à São Paulo. Son premier ouvrage, *Poemas dos becos de Goiás e estórias mais* («poèmes des ruelles de Goiás et autres histoires», 1965), est considéré par le journal *O Popular* comme l'une des 20 plus importantes œuvres brésiliennes du xx^e siècle. À sa mort, sa fille, Vicência Bretas Tahan, s'emploiera à publier *Doces histórias e receitas de Cora Coralina*, précieux cahier de recettes des pâtisseries traditionnelles. C. ALVES-SECONDI

■ *Doces histórias e receitas de Cora Coralina*, São Paulo, Global, 2009.

[...]



Devi, Phoolan

[Gorha Ka Purwa 1963 - New Delhi 2001]

Femme de guerre et militante politique indienne.

Jeune femme illettrée, issue d'une basse caste, Phoolan Devi est âgée d'à peine 17 ans lorsqu'elle se révolte contre son sort et devient une véritable légende vivante dans l'Uttar Pradesh, l'une des régions les plus peuplées du nord-est de l'Inde. Mariée dès 11 ans à un homme trois fois plus âgé qu'elle, elle est traitée en esclave, battue, violée, abandonnée. En fuite, elle perd tout statut dans la société indienne. C'est alors qu'elle est enlevée par une bande de hors-la-loi, des *dacoïts*, dont elle finit par prendre la tête. Reine des bandits, elle devient très populaire au début des années 1980 car elle s'attaque principalement aux Thakurs, caste des guerriers, classe dominante composée de riches propriétaires terriens exploitant les paysans des castes inférieures, en particulier ceux de la caste des Mallahs dont elle-même est issue. Volant non pour s'enrichir mais pour donner aux plus démunis, elle veut aussi incarner par son action la révolte des femmes face à la brutalité des hommes et à l'iniquité de la société. Finalement arrêtée et emprisonnée pendant onze longues années, la rebelle est libérée en février 1994, grâce à la pression populaire et à la médiation du premier ministre de l'Uttar Pradesh, de basse caste comme elle. Déposant définitivement les armes, elle adhère au parti socialiste et, grâce à sa personnalité, se fait élire au Parlement national. Elle mène alors un nouveau combat contre le travail des enfants dans les usines de tapis et fonde une organisation offrant des cours d'autodéfense aux

citoyens des basses castes. De plus, la militante, qui est toujours analphabète, veut témoigner. Elle confie pour cela ses souvenirs à l'éditeur international de la société Fixot : en 1996 paraît ainsi *Moi, Phoolan Devi, reine des bandits*. Dans cet ouvrage, elle décrit son itinéraire et explique tout ce qui l'a conduite à devenir une femme en guerre contre la société de son pays. En 1994, déjà, était sorti un film de Bollywood sur son histoire : *Bandit Queen*, de Shekhar Kapur. Mais ses ennemis ne lui pardonnent pas et l'assassinent en juillet 2001, devant sa maison de New Delhi.

E. LESIMPLE

■ Frain I., *Devi*, Paris, LGF, 1994 ; Mouchard C., *Bandit aux yeux de fille*, Paris, Flammarion, 2010.

[...]



Front - Designers

[Suède 2003]

Sofia Lagerkvist, Charlotte von der Lancken, Anna Lindgren et Katja Sävström se rencontrent à Konstfack, université d'art, d'artisanat et de design à Stockholm. Les quatre étudiantes commencent à travailler collectivement. En 2003, elles forment le groupe FRONT. Un des premiers projets, *Design By*, s'appuie sur l'implication d'animaux dans le processus de création des objets : le tracé du vol d'une mouche autour d'une ampoule devient un abat-jour, les galeries d'insectes xylophages deviennent le motif décoratif d'une table, les motifs d'un papier peint sont déterminés par des rongeurs (*Wallpaper By Rats*). Elles utilisent de la dynamite explosant dans la neige pour créer la chaise *Chair By Explosion*. En 2005, elles explorent la stéréolithographie : grâce à un stylo couplé

à un capteur de mouvement et à un outil de prototypage rapide, elles donnent forme à des objets dessinés dans l'espace. En 2006, elles se font plus largement connaître grâce au projet *Animal Thing*, né à partir de témoignages sur la relation des gens avec leurs objets, édité par Moooi. Le lampadaire *Horse*, un cheval noir grandeur nature en fibre de verre et surmonté d'un abat-jour, devient l'objet phare du collectif. Plus tard viendront la *Rabbit Lamp* et la *Pig Table*. En s'interrogeant sur la manière dont d'autres métiers (la magie, par exemple) transforment des objets existants, elles créent le meuble *Vanishing* («disparition»), présenté à Design Miami 2007. Elles signent le meuble *Divided* (dont les tiroirs sont désolidarisés et répartis dans l'espace), la chaise *Leather & Plastic Chair* (combinaison d'une simple chaise en plastique et d'un dossier en cuir), la lampe *Confetti Light* (assemblage de boules à facettes de plusieurs tailles) ou la collection *Shade* (des meubles crayonnés d'ombres, pour donner des «illustrations matérialisées»). Tout en interrogeant la place du designer dans la création, le groupe construit un univers fantastique et onirique. Représentatives d'une nouvelle génération de créatrices qui souhaitent utiliser la fantaisie dans une pratique, elles interrogent les limites entre art et design en utilisant et en détournant les technologies.

M. DAVULT

■ Dixon T., *GFork*, Paris, Phaidon, 2007 ; Klanten R. *et al.*, *Desire, The Shape of Things to Come*, Berlin, Gestalten Verlag, 2008.

■ Vignal M., «Au féminin pluriel», in *L'Express*, 8 janv. 2008.



Gbowee, Leymah

[Liberia 1972]

Pacifiste libérienne,
prix Nobel de la paix 2011.

La militante pacifiste Leymah Gbowee a contribué à mettre fin aux guerres civiles qui ont ravagé le Liberia jusqu'en 2003. Inversant les références auxquelles ont recours d'autres militantes, elle déclare dans *Jeune Afrique*, en 2011 : «N'attendez pas un Mandela, n'attendez pas un Gandhi, n'attendez pas un Martin Luther King, mais soyez votre propre Mandela, votre propre Gandhi, votre propre Martin Luther King.» Issue de l'ethnie Kpellé, de mère pharmacienne et de père fonctionnaire, elle est surnommée sur la scène internationale «guerrière de la paix». Mais son arme principale est la prière - à quoi s'ajoute une grève du sexe, en 2003, qui oblige le régime de Charles Taylor à associer les femmes aux pourparlers de paix (il est contraint de quitter le pays peu après). Travailleuse sociale, L. Gbowee côtoie les enfants-soldats pendant la guerre. Elle décrit leur condition pire que misérable - drogués, armés - dans un documentaire sur le combat des femmes libériennes pour la paix : *Pray the Devil Back to Hell*. Pour parler de son combat et du gigantesque *sit-in* qu'elle a organisé dans la capitale, Monrovia, elle écrit dans son autobiographie : «Il s'agit d'une armée de femmes vêtues de blanc, qui se sont levées lorsque personne ne le voulait, sans peur, parce que les pires choses imaginables nous étaient déjà arrivées.» Elle est elle-même mère de six enfants et dédie son Nobel aux femmes africaines, qui auront désormais «leur mot à dire». «Jamais la violence n'a réglé quoi que ce soit», déclare-t-elle également. Elle partage le prix Nobel 2011 avec la présidente du Liberia Ellen Johnson Sirleaf* et la Yéménite Tawakul Karman*. En février 2012, elle crée une fondation pour l'éducation des filles qui donne des bourses pour l'école et l'université.

N. CASANOVA

■ Notre force est infinie (*Mighty Be Our Powers: How Sisterhood, Prayer, and Sex Changed a Nation at War*, 2010), Paris, Belfond, 2012.

[...]

Gentileschi, Artemisia

[Rome 1593 - Naples v. 1654]

Peintre italienne.

Fille aînée du peintre toscan Orazio Gentileschi, dont la production est à la fois marquée par une pureté du dessin héritée des maîtres florentins - tel Agnolo Bronzino - et par le naturalisme du Caravage, dont il fut le disciple, Artemisia Gentileschi est formée dans l'atelier paternel. L'artiste se démarque assez rapidement du style de son père en assimilant et en adoptant les procédés dramatiques et la manière théâtrale du Caravage. Elle signe en 1610 un premier tableau longtemps attribué à son père mais qui lui revient entièrement, *Suzanne et les vieillards* (Graf von Schönborn Kunstsammlungen, Pommersfelden). Elle étudie auprès d'un collègue de son père, Agostino Tassi, peintre de paysages spécialisé dans les compositions architecturales feintes ou *quadratura*, technique picturale fondée sur l'emploi de la perspective et du trompe l'œil. A. Tassi, connu pour ses accès de violence et déjà condamné pour le meurtre de sa femme, est accusé du viol de sa jeune élève. Le procès, dont les actes sont conservés, aboutit à sa condamnation à huit mois de prison, alors que la jeune fille est soumise à de pénibles interrogatoires et à l'épreuve de la torture. Au terme de cette sinistre et humiliante aventure, elle épouse le peintre florentin Pietro Antonio Stiattesi et s'installe à Florence. Une toile réalisée peu avant son départ et représentant *Judith et Holopherne* (Museo nazionale di Capodimonte, Naples, 1612-1613) marque son affirmation sur la scène artistique. Dans la cité des Médicis, protégée par le grand-duc Cosme II de Médicis et son épouse, Marie-Madeleine de Habsbourg, elle connaît un vif succès. En 1616, alors âgée de 23 ans, elle devient la première femme admise à la célèbre Accademia del disegno, fondée vers 1562 par Giorgio Vasari. Elle participe en 1617 à la décoration de la Casa Buonarroti. De retour à Rome, elle entre à l'Accademia dei desiosi, temple de la pensée et des sciences. Peu après la disparition de son père, elle reçoit toujours de nombreuses commandes d'importants collectionneurs, comme don Antonio Ruffo di Messina. Selon

l'historien d'art et biographe florentin Filippo Baldinucci (1624-1696), A. Gentileschi est surtout connue, notamment dans la première période, romaine, de sa carrière, pour ses portraits, qui ne constituent cependant qu'une part réduite de son catalogue. Elle peint de nombreux tableaux à sujets religieux, mythologique ou allégorique, en une période où ces genres sont réservés aux hommes. Elle reçoit aussi plusieurs commandes d'auto-portraits, comme l'*Autoportrait en allégorie de la peinture*, peint vers 1638-1639 pour Charles Ier (The Royal Collection, château de Windsor). Elle met plusieurs fois en scène les plus célèbres héroïnes bibliques : Judith, Suzanne, Bethsabée, Esther ou Marie-Madeleine. Sa manière saisissante de traiter le nu féminin touche profondément le spectateur et l'introduit au plus vif du drame représenté. L'artiste parvient à une expression nouvelle tant de la douleur physique que des tourments de l'esprit. La même fascination et le même intérêt apparaissent avec la *Mort de Cléopâtre* (collection particulière, vers 1632-1634), thème récurrent selon une tradition initiée dans la peinture napolitaine par Le Caravage. Son art ne se réduit toutefois pas à la peinture de ces fortes personnalités féminines. Outre différentes figures de saintes - sainte Cécile, sainte Catherine d'Alexandrie -, ses tableaux religieux, sur le thème de l'Adoration des mages ou de l'Annonciation (Museo nazionale di Capodimonte, Naples, 1630), attestent qu'elle affirme son talent sur le même terrain que ses confrères masculins, les plus grands peintres des différents milieux artistiques et intellectuels qu'elle fréquente.

A.-S. MOLINIÉ

■ Avec Gentileschi O., *Orazio and Artemisia Gentileschi* (catalogue d'exposition), Christiansen K., Mann J. W. (dir.), New York/Londres, The Metropolitan Museum of Art/Yale University Press, 2001 ; Artemisia Gentileschi, *ce qu'une femme sait faire!* (catalogue d'exposition), Lapiere A. (dir.), Paris, Gallimard, 2012.

■ Martinetti L., Toledano M.-A. (dir.), *Actes d'un procès pour viol en 1612 (Atti di un processo per stupro)*, Edizioni Delle Donne, 1981, Paris, *Des femmes*-Antoinette Fouque, 1983 ; Garrard M. D., *Artemisia Gentileschi : The Image of the Female Hero in Italian Baroque Art* (1989), Princeton, Princeton University Press, 1999 ; Id., *Artemisia Gentileschi around 1622: The Shaping and Reshaping of an Artistic Identity*, Berkeley, University of California Press, 2001.

[...]



Hasegawa, Itsuko

[Shizuoka 1941]

Architecte japonaise.

Première architecte japonaise à avoir fondé sa propre agence et réalisé de nombreux édifices majeurs, Hasegawa Itsuko jouit d'une renommée internationale. Diplômée du département d'architecture de l'université Kanto-Gakuin à Yokohama en 1964, elle travaille pour l'agence de Kikutake Kiyonori (1928-2011) à Tokyo jusqu'en 1969. De 1969 à 1971, elle poursuit des recherches dans le département d'architecture de l'Institut de technologie de Tokyo (ITT) et, jusqu'en 1978, des études sous la direction de Shinohara Kazuo (1925-2006). En 1979, elle ouvre une agence à Tokyo. Ses projets, nombreux et variés, comprenant maisons individuelles et bâtiments publics d'envergure, ont été couronnés à plusieurs reprises. Elle a reçu le prix de l'Institut d'architecture du Japon en 1986 pour le Bizan Hall (Shizuoka 1981-1984) et le Japan Cultural Design Award pour ses projets résidentiels. Elle a également remporté de nombreux concours, parmi lesquels celui du Centre culturel Shonandai, réalisé dans la foulée (Fujisawa 1986-1990), et celui du Centre d'arts vivants de Niigata et l'aménagement de son site (1993-1998). Ce dernier comprend une salle de concerts de 1 900 places, un théâtre de 900 places, un théâtre nô de 375 places et est entouré d'un parc de huit hectares. Situé sur un bras asséché de la rivière Shinano et inspiré par l'idée que la nouvelle ville doit s'apparenter à un environnement naturel, le bâtiment principal reprend le dessin d'un *manmaku*, écran temporaire installé dans les festivals pour en circonscrire les limites spatiales, constituant ainsi une sorte d'espace ouvert au centre de la ville, tel un *barraipa* («terrain vide»). Parmi

ses œuvres majeures figurent le Centre de la communauté de Sumida (Tokyo 1994), l'université de médecine de Shiga (Otsu 1995), les logements publics Namekawa de la préfecture d'Ibaragi (1997), le Village d'art de Miura (1997), le Centre d'art vivant Suzu (Ishikawa 2006) ainsi que le collège et le lycée Taisei (Shizuoka 2004). Éluë membre d'honneur du RIBA (Royal Institute of British Architects) en 1997 et de l'AIA (American Institute of Architects) en 2006, Hasegawa Itsuko a aussi une longue carrière d'enseignante: depuis 1988, à Tokyo, au sein des universités Waseda et Hosei ainsi qu'au TIT, mais aussi à l'École supérieure de design de l'université Harvard. Elle enseigne depuis 2001 à l'université Kanto-Gakuin.

TANAKA A.

■ *Itsuko Hasegawa*, Londres/Berlin, Academy Editions/Ernst & Sohn, 1993; *Itsuko Hasegawa - Island Hopping*, Rotterdam, NAI, 2000; avec Schéou A., *Réalisation et projets récents/Recent Buildings and Projects*, Paris/Bâle/Boston, Institut français d'architecture/ Birkhäuser, 1997.

[...]



Inanna-ama-mu

[xix^e siècle av. J.-C.]

Scribe mésopotamienne.

Vers 3500-3200 av. J.-C. est née l'écriture, dans la région située entre le Tigre et l'Euphrate, berceau de la civilisation mésopotamienne. L'art de cette écriture cunéiforme fut longtemps réservé aux scribes, parmi lesquels figurait un nombre important de femmes, comme le montrent les tablettes retrouvées par les archéologues à Sippar, ville située à une trentaine de kilomètres au sud-ouest de Bagdad. La plus connue de ces femmes scribes, Inanna-ama-mu, dont le nom

en sumérien signifie «la déesse est ma mère», est celle qui a laissé le plus grand nombre de documents: elle est l'auteure, authentifiée par des chercheurs, d'au moins 19 tablettes retrouvées à Sippar. Ayant vécu et travaillé dans le temple dédié au dieu Shamash au service des *naditum* («femmes prêtresses»), il est très probable qu'elle ait appris son métier au sein du cadre familial, auprès de son père, scribe identifié sous le nom d'Abba-tabum. Les documents rédigés de sa main concernent des comptes-rendus de procès, des contrats de mise en fermage de champs, un achat d'esclave ou encore un règlement de litige qui aboutit à la récupération d'un champ par une femme. Leur étude fournit peu d'informations sur la personne même du scribe; il s'agit davantage d'un témoignage sur la vie du *gagim* («cloître»), qui nous instruit plus particulièrement sur le rôle et le statut de la femme au début de l'époque paléo-babylonienne. G. ARTIN

■ Gadaud G., «Les femmes dans les inscriptions royales de Mésopotamie III^e-I^{er} millénaires av. J.-C.», in *Topoi*, Suppl. 10, 2009; Lion B., «Dame Inanna-ama-mu, scribe à Sippar», in *Revue d'Assyriologie*, vol. 95, n° 1, 2001; Id., «Les femmes scribes de Sippar», in *Topoi*, Suppl. 10, 2009.

[...]



Kuznetsova, Valentina Mihailovna
[Russie 1937]
et Kuznetsova, Irina Mihailovna
[Moscou 1961]
Exploratrices russes.

Enfant, Valentina Mihailovna Kuznetsova manque d'être exécutée avec sa mère par l'armée allemande au moment de l'invasion de l'URSS. Traumatisée par cet événement, elle est considérée par les médecins comme trop

fragile pour suivre une scolarité normale. Cela ne l'empêche guère de s'adonner très jeune au ski, sa passion. Effectuant des randonnées puis des raids de plus en plus longs (notamment une course d'endurance de sept jours dont les étapes moyennes sont de 100 kilomètres), elle en vient à imaginer une traversée à ski de l'Antarctique par une équipe exclusivement féminine. Quatorze années lui seront nécessaires pour convaincre les autorités soviétiques (qui interdisent le séjour de chercheuses dans leur station en Antarctique) et mener à bien l'organisation de cet exploit, finalement réalisé en 1988, en trente jours. Sa fille, Irina Mihailovna Kuznetsova, une des participantes, a depuis repris le flambeau: son intention est d'accomplir une circumnavigation de l'Arctique, avec escales dans chaque pays côtier et prélèvements scientifiques.

C. MOUCHARD

■ Polk M., Tiegreen M., *Women of Discovery*, New York, Clarkson Potter, 2001.

[...]



Langer, Marie
(née Glass)
[Vienne 1910 - Buenos Aires 1987]
Médecin et psychanalyste argentine.

Issue de la grande bourgeoisie viennoise, cultivée et progressiste, Marie Langer fut, dès son enfance, confrontée aux dures réalités de la guerre provoquant la disparition de l'Empire austro-hongrois, qui avait connu son apogée à la fin du XIX^e siècle. Elle fit ses études dans une école privée où, grâce à la directrice de cet établissement qui avait fréquenté à Zurich des révolutionnaires russes en exil, elle eut accès à la pensée de Karl Marx et à celle de Sigmund Freud. Après ses études de médecine,

et une spécialisation d'abord en anesthésie puis en psychiatrie, elle commence sa formation analytique et participe aux réunions de la Société viennoise de psychanalyse, sans toutefois en devenir membre à cause de ses activités politiques. En 1932, elle adhère au Parti communiste autrichien, tout juste devenu clandestin, et ne cessera dès lors de lutter contre toutes les formes de dictatures. Elle se rend à Berlin où elle complète sa formation avec Helene Deutsch* et Jeanne Lampl-de Groot*. Contrainte de quitter l'Allemagne à la montée du nazisme, elle gagne l'Espagne en 1936, s'engage comme médecin anesthésiste dans les Brigades internationales et rencontre Max Langer, chirurgien militaire. La victoire du franquisme les oblige à émigrer à Montevideo, en Uruguay, où elle donne des conférences pour le comité de soutien aux républicains espagnols. En 1942, elle s'installe à Buenos Aires où elle intègre le groupe qui fondera l'Association psychanalytique argentine, tout en gardant secrets ses liens avec le Parti communiste argentin. Son intérêt pour la condition des femmes l'amène à publier, en 1951, *Procréation et sexualité*, qui fera date dans l'étude des rapports complexes entre stérilité, maternité et sexualité des femmes. Elle est cofondatrice du groupe Plataforma qui se donna pour objectif de modifier en profondeur la politique de la psychanalyse et les modalités de formation des analystes. Ce mouvement aura des incidences importantes sur l'avenir des sociétés de psychanalyse tant argentines que brésiliennes. Après la conférence «Psicoanálisis y/o revolución social» qu'elle prononça à Vienne, en 1971, lors du Congrès de l'Association psychanalytique internationale (et qui fut publiée dans le numéro I de la revue *Cuestionamos*, à Buenos Aires en 1972), elle démissionne de l'Association argentine de psychanalyse, la situation politique laissant déjà présager une reprise en main militaire. Menacée par un escadron de la mort après le retour de Juan Perón au pouvoir, elle émigre à Mexico où elle poursuit la lutte. Après la terreur imposée par le général Videla en 1976, elle fonde, depuis le Mexique, la brigade Mexique-Nicaragua pour promouvoir des thérapies inspirées par la psychanalyse. Elle ne cesse dès lors de travailler sur les effets psychologiques de l'exil et de la répression.

Un an avant sa mort, elle organise à Cuba le premier colloque de psychanalyse sur le thème du suicide. Femme de conviction, allant jusqu'au bout de ses engagements, elle fut de toutes les luttes, mettant tout son courage et sa détermination non seulement à promouvoir la psychanalyse mais aussi à combattre les injustices sociales et toutes les formes de barbarie, qu'elle soit étatique ou institutionnelle.

C. TALAGRAND

■ *Procréation et sexualité* (Maternidad y sexo, 1951), Paris, *Des femmes*-Antoinette Fouque, 1988.

[...]

Laouadi, Naïma

[Tizi Ouzou 1976]

Footballeuse algérienne.

Naïma Laouadi est la fondatrice de l'équipe nationale féminine de football d'Algérie. L'histoire du football féminin s'inscrit dans le combat des femmes pour leur liberté. À l'interdiction qui leur était faite en Europe au début du ^{xx}e siècle de pratiquer ce sport réservé aux hommes, elles répondaient par la création de ligues féminines et l'organisation de compétitions. Il faudra attendre la fin des années 1960 pour que cette pratique soit reconnue, et 1991 pour que la Fédération internationale de football (Fifa) organise la première coupe du monde féminine. Il a fallu du courage aux jeunes filles maghrébines pour que, passé l'âge de l'enfance où elles jouaient au foot avec les garçons, elles puissent continuer à chausser les «crampons de la liberté». En Algérie, rares étaient les clubs avec des sections de filles, organisant des tournois amicaux populaires mais non officiels. Athlète et judoka dans un pays où le sport à l'école était facultatif pour les filles, N. Laouadi forme une équipe féminine de football dans le club de sa ville natale, avec le soutien du dirigeant de la Jeunesse sportive de Kabylie. L'Algérie traverse alors une décennie de guerre civile entre armée nationale et groupes islamistes, nombre de femmes sont agressées ou assassinées; Hassiba Boulmerka*, championne olympique, est menacée pour avoir couru en short. N. Laouadi ne cède pas au terrorisme et continue à sortir pour s'entraîner. Soutenue

par le ministère de la Jeunesse, elle réussit à créer en 1997 la première équipe nationale de footballeuses, dont elle deviendra capitaine. Pour la première fois, une équipe féminine, arabe et tête nue, atteint les quarts de finale de la Coupe d'Afrique en 2004 et gagne la Coupe arabe en 2006. Le grand talent de cette pionnière lui ouvre une carrière de professionnelle en France et en Allemagne. Elle dispute nombre de compétitions internationales et se consacre aujourd'hui aux footballeuses algériennes. Si elle se réjouit de la multiplication des équipes féminines en Algérie, elle déplore l'insuffisance d'investissement en infrastructures et l'absence de femmes à la direction des instances sportives. Elle dénonce la misogynie des médias et leur manque de considération pour les indéniables talents des footballeuses.

J. PICOT

■ Afaspa, *Femmes d'Afrique, bâtisseuses d'avenir*, Paris, Tirésias, 2010.

[...]



Ma Ma Lay

(Ma Tin Hlain, dite)

[Karmaklu 1917 - Rangoon 1982]

Écrivaine et journaliste birmane.

Issue d'une famille de banquiers, Ma Ma Lay grandit dans une fratrie de cinq enfants. Elle débute dans le monde littéraire sous le pseudonyme de Ya Wai Liang en publiant des articles et des nouvelles. En 1939, elle fonde *The Journal Kyaw* avec son mari U Chit

Maung, rédacteur en chef du journal *Myanma Alin Maily*, dans lequel elle a déjà rédigé un article en 1936, «Être une femme instruite», et adopte le nom de plume Ma Ma Lay. Considérée comme une des plus grandes écrivaines birmanes du xx^e siècle, elle signe plus d'une vingtaine d'ouvrages et des nouvelles publiées dans des mensuels. Connue pour son art de mettre en scène la société moderne dans un style simple et limpide, elle attire des lecteurs de tous âges. En 1946, elle lance *Pyitbu Hittaing* («la voix du peuple»). Quelques années plus tard, son imprimerie est détruite par des étudiants hostiles à ses tendances jugées trop gauchistes. Elle publie *Thu lo lu* («une personne comme lui», 1947), un roman à succès qui retrace l'histoire de son mari décédé et évoque la complémentarité du couple, un thème très populaire en Birmanie. En 1950, elle dirige de nouveau une imprimerie, mais de moins grande envergure. Elle est la première femme à présider l'Association des auteurs en 1948. Constatant les limites de la médecine occidentale à la suite de la mort inexpliquée de son mari et de l'échec d'une opération effectuée sur la jambe de sa fille par un chirurgien britannique, elle entreprend des études de médecine traditionnelle pendant quinze ans avant d'ouvrir une clinique à Rangoon. Elle sillonne son pays pour soigner bénévolement les malades atteints de pathologies graves (tuberculose, cancer, hépatite B, lèpre, éléphantiasis). *Le Mal Aimé* (1955) et *Tive ta saint* («un lent flot de pensées et les contes de médecine birmane», 1963) sont récompensés par des prix littéraires. Le premier, traduit en anglais, français, ouzbek, russe et chinois, dénonce la domination de la culture britannique mettant en péril les traditions de son pays. En 2006, le roman *Thway*, le sang a été adapté au cinéma par le réalisateur japonais Chino Kōji; le film, tourné presque intégralement en Birmanie (événement rare sous la gouvernance militaire), a été présenté hors compétition lors du 17^e Festival international de Tokyo.

S. SHWE DEMARIA

■ *Le Mal Aimé* (Mone ywé mabu, 1955), Paris, L'Harmattan, 1994; *Thway, le sang*, La Courneuve, Éd. AkR, 2006.

■ Sah M. N., *Myanma ab myo the mi*, Rangoon, Pi thauk lyain sapa, 2000.

[...]

Marie de France

[Angleterre? ^{xii^e} siècle]

Écrivaine française.

Le nom de «Marie de France» a été forgé au ^{xvi^e} siècle par Claude Fauchet à partir d'un vers de l'épilogue de ses *Fables*: *Marie ai nom, si sui de France* («J'ai pour nom Marie, et je viens de France»). En réalité, nous ne connaissons d'elle que son prénom, Marie, indiqué dans les trois œuvres qui lui sont généralement attribuées depuis le ^{xviii^e} siècle: les *Lais* (vers 1170), les *Fables* (vers 1180) et *L'Espurgatoire seint Patrice* (après 1189). Dès la fin du ^{xiii^e} siècle, un certain Denis Piramus, clerc qui réproche l'immoralité des œuvres profanes, fait état de la notoriété de «dame Marie» et du succès de ses *Lais* auprès du public aristocratique, en ajoutant que comtes, barons et chevaliers aiment à se les faire lire et relire, et qu'ils sont tout particulièrement appréciés par les dames (*Vie de saint Edmund*, vers 1180). En revanche, on ne sait rien de l'identité de l'écrivaine, sinon ce que ses œuvres révèlent de sa culture et de son environnement. Réalisées plus d'un siècle plus tard, quelques miniatures censées la représenter dans deux manuscrits des *Fables* ne sont en rien des portraits. Le «noble roi» à qui elle dédie ses *Lais* est très vraisemblablement le roi Henri II Plantagenêt. La langue même du texte (avec des caractéristiques anglo-normandes), le fait qu'elle cite quelques mots bretons et anglais, la référence à des traditions orales «bretonnes» et sa culture (elle connaît Ovide et les premiers «romans antiques»: *Roman de Thèbes* et roman d'*Eneas*, 1150-1160) concordent bien avec le milieu de la cour d'Henri II. Son recueil de *Fables*, traduites d'un ouvrage anglais que le «roi Alfred» aurait lui-même traduit du latin, est dédié à un «comte Guillaume» qui pourrait être Guillaume de Mandeville, compagnon d'Henri II. Premier exemple conservé d'«ysopet» en français ou recueil de fables à la manière d'Ésope, il inaugure un genre bien attesté au Moyen Âge et fournit la première version française de fables dont certaines sont aujourd'hui encore bien connues grâce à La Fontaine («Le Loup et l'agneau»; «Le Corbeau et le renard»).

L'Espurgatoire, traduction assez fidèle d'un texte latin d'Henri de Saltrey, moine cistercien anglais, est un récit de voyage vers l'au-delà; tout imprégné de traditions celtiques, dans la lignée du *Voyage de saint Brendan* (début du ^{xii^e} siècle), il contient aussi l'une des premières représentations du purgatoire, inconnu des auteurs plus anciens. L'œuvre la plus connue de Marie est sans contredit le recueil des *Lais*, qui en comporte 12, précédés d'un prologue, selon la version la plus complète (conservée dans un seul manuscrit). Ce sont de brefs récits d'amour et d'aventure en octosyllabes, inspirés de «lais» musicaux bretons. Plusieurs d'entre eux sont imprégnés de merveilleux d'origine celtique, et tous s'enracinent dans le folklore de la Grande ou de la Petite Bretagne, comme en témoigne l'onomastique; cependant, ils sont aussi marqués par l'idéologie courtoise, alors en plein essor. L'auteure réinterprète ces éléments de façon très personnelle: chaque lai constitue une nouvelle variation sur l'amour, un amour idéalisé qui ne peut se réaliser que dans un autre monde réservé aux amants; ces récits, où il est peu question d'exploits chevaleresques, accordent souvent une place inhabituelle à la parole féminine. Longtemps considérés par les critiques comme une œuvre mineure, les *Lais* de Marie de France jouissent aujourd'hui d'un grand prestige et apparaissent comme l'une des plus belles réussites narratives et poétiques du ^{xii^e} siècle.

A. PAUPERT

■ *Lais de Marie de France*, Warnke K. (éd.), Harf-Lancner L. (trad.), Paris, LGF, 1990; *Les Fables*, Brucker C. (éd. et trad.), Paris/Louvain, Peeters, 1998; *L'Espurgatoire seint Patriz*, Pontfarcy Y. de (éd. et trad.), Paris/Louvain, Peeters, 1995.

■ Bloch R. H., *The Anonymous Marie de France*, Chicago, University of Chicago Press, 2003; Koble N., Séguin M. (éd. et trad.), *Lais bretons (xii^e-xiii^e siècles, Marie de France et ses contemporains)*, Paris, H. Champion, 2011; Sienaert E., *Les Lais de Marie de France, du conte merveilleux à la nouvelle psychologique*, Paris, H. Champion, 1978.

[...]

Matto de Turner, Clorinda

[Cuzco v. 1852 - Buenos Aires 1909]

Femme de lettres péruvienne.

Veuve à 29 ans d'un négociant et médecin anglais, sans enfant, et dépouillée de son héritage par des juges corrompus, Clorinda Matto

de Turner se consacre au journalisme pour gagner sa vie et tient un salon littéraire à partir de 1886. Elle est l'auteure d'une œuvre variée, qui comprend des «Traditions» (nouvelles historiques), une pièce de théâtre (*Hima Sumac*, 1884), un manuel de rhétorique, des traductions en quechua des Évangiles, des chroniques et des essais littéraires, ainsi que trois romans qui l'ont rendue célèbre: *Aves sin nido* («oiseaux sans nid», 1889), *Índole* («classe», 1891) et *Herencia* («héritage», 1893), suite du premier. *Aves sin nido* lui vaut une place de choix dans l'histoire de la littérature latino-américaine, comme fondatrice de la littérature indigéniste. En reprenant les codes du naturalisme, elle met ainsi en scène pour la première fois des Indiens, en dénonçant les abus dont ils sont victimes, notamment de la part des grands propriétaires et des prêtres. Si ce premier roman a pour cadre un village imaginaire du Sud du Pérou, les deux autres se situent à Lima, mais dénoncent avec la même virulence les fonctionnaires et le clergé corrompus. Avec Mercedes Cabello et Teresa Gonzalez de Fanning, elle fait partie du premier cercle des femmes éclairées du Pérou. En butte à de nombreuses critiques et agressions de toutes sortes, elle est excommuniée et contrainte à l'exil à partir de 1895, s'installe en Argentine, et consacre la fin de sa vie à de nombreux voyages en Europe, où elle se lie à des organisations féminines et féministes.

K. BENMILOUD

■ Denegri F., *El abanico y la cigarrera. La primera generación de mujeres ilustradas en el Perú*, Lima, Flora Tristán/IEP, 1996 ; Tauro A., *Clorinda Matto de Turner y la Novela Indigenista*, Lima, UNMSM, 1976.

■ Tauzin-Castellanos I., «La représentation du Cuzco dans Tradiciones cuzqueñas de Clorinda Matto de Turner (1884-1886)», in *Bulletin hispanique*, Bordeaux, t. 99, n° 2, 1997.

[...]

Mendelssohn, Fanny

(épouse Hensel)
[Hambourg 1805 - Berlin 1847]
Compositrice allemande.

«Je suis passablement seule avec ma musique», confie la créatrice la plus féconde du xix^e siècle. Aînée de quatre enfants, Fanny Mendelssohn appartient à l'une des familles les plus renommées de la Prusse. Son père

Abraham est le fils du philosophe juif allemand Moses Mendelssohn. Sa mère Lea est la petite-fille de Daniel Itzig, banquier de Frédéric II et premier citoyen juif à jouir des mêmes droits que les chrétiens. Ses tantes Fanny Arnstein et Sarah Levy tiennent des salons réputés. Sa tante Dorothea Schlegel*, mère du peintre Philipp Veit, participe au romantisme littéraire aux côtés de son second mari, Friedrich Schlegel. Son oncle Jakob Bartholdy, consul de Prusse à Rome, est le mécène de la Casa Bartholdi. L'implantation romaine est liée à la conversion de plusieurs membres de la famille au christianisme. En 1816 à Berlin, Abraham et Lea Mendelssohn font embrasser le luthéranisme à leurs quatre enfants pour faciliter leur assimilation. Le frère puîné de Fanny est le célèbre compositeur Félix Mendelssohn (1809-1847). Fanny épouse en 1829 Wilhelm Hensel, peintre de la cour à Berlin, avec qui elle a un fils, Sebastian Hensel. Elle trace le chemin de son frère Félix en accomplissant le sien. Ils bénéficient à Berlin d'une éducation exemplaire auprès de Ludwig Berger pour le piano, de Friedrich Zelter pour le contrepoint et la théorie, et intègrent en 1820 la Singakademie, un temple à la gloire de Jean-Sébastien Bach, honoré par la famille Mendelssohn tout entière. Goethe juge «la sœur aussi douée que le frère», en qui il voyait «l'enfant sublime». Mais alors que Félix voyage aux quatre coins de l'Europe et accomplit une splendide carrière, Fanny doit se contenter d'un parcours plus modeste. Hormis deux périodes en Italie (1839-1840, 1845), le point d'ancrage de sa vie reste Berlin, où elle perpétue les *Sonntagsmusiken* (matinées musicales du dimanche) familiales, assidûment fréquentées par l'intelligentsia locale et internationale. Esprit éclairé, très cultivée, elle connaît tout ce que la Prusse compte de figures éminentes. On lui doit plus de 400 œuvres, pour la plupart encore inédites. Ses nombreuses pièces pour piano (*Lieder ohne Worte*, *Das Jahr*, 1840) en constituent la part la plus accomplie avec ses quelque 300 lieder, dont une trentaine seulement publiés de son vivant. À quoi s'ajoutent des chœurs à cappella (*Gartenlieder*), cantates (*Lobgesang* et *Hiob*, 1831), scènes dramatiques (*Hero und Leander*, 1832), un oratorio (*Oratorium nach Bildern der Bibel*, 1831) qui ne dissimulent

pas l'influence de Bach, et quelques pages de chambre et d'orchestre. Au fil d'œuvres aussi diverses, marquées tour à tour par Bach, Beethoven ou Ignaz Moscheles, ne jaillit pas un style mais des recherches parfois complexes, novatrices, toujours personnelles, qui, en plus du romantisme ambiant, oscillent entre postclassicisme et déjà postromantisme, intellectualisme et expressionnisme. Ce catalogue révèle les affinités de Fanny et de Félix, qui en a pourtant entravé la publication. Bien que le frère soit attaché à sa sœur, qu'il admirait au point de ne pouvoir lui survivre, il crut de son devoir, après leur père, de ne pas encourager ses dons jugés incompatibles avec ses obligations d'épouse, de mère et de femme du monde. Aussi les six premiers *Lieder* publiés de Fanny furent-ils insérés, sans précision, dans les *Gesänge* opus 8 et 9 de Félix. Ce n'est qu'en 1846 que le cadet se laisse enfin fléchir, à contrecœur. Fanny a le temps de publier douze *Lieder* opus 1 et 7 et des pièces pour piano avant qu'une attaque ne la terrasse. Après son décès, sa famille fera paraître des *Lieder ohne Worte*, son récent et magnifique *Trio avec piano* opus 11 et 12 *Lieder* opus 9 et 10. Empreints d'un lyrisme jaillissant, qui enchantait Goethe, ses *Lieder* puisent avec une parfaite sûreté de goût dans Goethe, Schiller, Ludwig Tieck, Ludwig Uhland, Joseph von Eichendorff, Heinrich Heine ou Nikolaus Lenau. Jouer, diriger : tout ce qu'elle n'avait pas le droit de faire en public, Fanny pouvait l'accomplir dans la résidence des Mendelssohn à Berlin. Elle a été ainsi l'unique femme *Capellmeister* (chef d'orchestre et de chœur) du siècle. À Rome, reçue à bras ouverts à la villa Médicis par Ingres, le peintre violoniste, et par les pensionnaires, dont Gounod, elle a exécuté de mémoire des partitions entières de Bach, Mozart, Beethoven et quelques-unes des siennes. Gounod la dira « musicienne hors ligne, pianiste remarquable, femme d'un esprit supérieur, douée de facultés rares comme compositeur ». B. FRANÇOIS-SAPPEY

■ François-Sappey B., *La Musique dans l'Allemagne romantique*, Paris, Fayard, 2009 ; Hensel S., *Die Familie Mendelssohn 1729-1847, nach Briefen und Tagebüchern*, Berlin, B. Behr, 1879 ; Tillard F., *Fanny Mendelssohn*, Paris, Belfond, 1992 ; Weissweiler E. (dir.), *Fanny Mendelssohn, ein Portrait in Briefen*, Frankfurt, Ullstein, 1985.

[...]



L'Onu et les droits des femmes

Parmi les délégués des 50 pays signataires de la Charte de l'Onu, réunis le 26 juin 1945 à San Francisco, figuraient quatre femmes : Virginia Gildersleeve (États-Unis), Bertha Lutz (Brésil), Wu Yi-fang (Chine) et Minerva Bernardino (République dominicaine). C'est leur détermination qui a permis l'inscription du principe de « respect universel et effectif des droits de l'homme et des libertés fondamentales pour tous, sans distinction aucune, notamment de race, de couleur, de sexe, de langue, de religion [...] ». L'utilisation du mot « sexe » levait l'ambiguïté entretenue par le terme « homme » occultant la spécificité des femmes.

La Commission de la condition de la femme (1946)

Au cours de la réunion inaugurale de l'Assemblée générale à Londres, en février 1946, Eleanor Roosevelt*, déléguée des États-Unis, lit une lettre ouverte adressée « aux femmes du monde ». Rédigée à l'initiative de Marie-Hélène Lefaucheur, membre de la délégation française, cette lettre demande « aux gouvernements d'encourager partout les femmes à prendre une part plus active dans les affaires nationales et internationales, et aux femmes [...] de participer à l'œuvre de paix et de reconstruction aussi activement qu'elles ont contribué à la Résistance ». La Commission des droits de l'Homme nouvellement créée, présidée par Eleanor Roosevelt, se dote d'une Sous-Commission de la condition de la femme. Le débat s'enflamme : cet organe spécifique ne risque-t-il pas de marginaliser les femmes en constituant des normes contraires au principe de l'universalité des droits de la personne ? La Danoise Bodil

Begtrup*, première présidente de la Sous-Commission, soutient que «les problèmes des femmes doivent maintenant, pour la première fois dans l'histoire, être étudiés en tant que tels à un niveau international et recevoir toute l'importance sociale qui leur est due». Le 21 juin 1946, la Sous-Commission devient la Commission de la condition de la femme (CSW, «Commission on the Status of Women»), chargée de «préparer les recommandations et rapports pour la promotion des droits des femmes dans les secteurs politiques, économiques, civils, sociaux et éducatifs». D'autres textes viennent préciser l'étendue de ces droits : la Convention pour la répression de la traite des êtres humains et de l'exploitation de la prostitution d'autrui (1949) ; la Convention sur les droits politiques des femmes (1952), qui consacre leur droit à voter et à être élues ; la première Déclaration sur l'élimination de la discrimination à l'égard des femmes (1967).

La Décennie des Nations unies pour la femme (1976-1985)

En réponse aux exigences du mouvement des femmes devenu mondial et dont l'apport, théorique comme pratique, s'est intensifié et enrichi, la Commission recommande de faire de 1975 l'«Année internationale de la femme» et de l'accompagner d'une Conférence mondiale, afin de sensibiliser la communauté internationale à la nécessité de lutter contre des discriminations profondément enracinées. Sur les 133 délégations gouvernementales présentes à Mexico, 113 sont conduites par des femmes. Il y apparaît un écart si considérable entre le principe proclamé d'égalité et la réalité, qu'un premier Plan d'action mondial pour la promotion de la femme est adopté et que la décision est prise de transformer l'Année internationale en une Décennie des Nations unies pour la femme : égalité, développement et paix (1976-1985), présentée comme un «effort international visant à corriger les erreurs de l'histoire». Dans ce cadre sont créés l'Institut international de recherche et de formation pour la promotion de la femme des Nations unies (Onu-Instraw) et le Fonds de développement des Nations unies pour la femme (Unifem). En 1979, la Convention sur l'élimi-

nation de toutes les formes de discrimination à l'égard des femmes (Cedaw*) affirme que la discrimination en raison du sexe «viole les principes de l'égalité des droits et du respect de la dignité humaine, [qu'elle] entrave la participation des femmes, dans les mêmes conditions que les hommes, à la vie politique, sociale, économique et culturelle de leur pays, [qu'elle] fait obstacle à l'accroissement du bien-être de la société et de la famille et [qu'elle] empêche les femmes de servir leur pays et l'humanité dans toute la mesure de leurs possibilités». D'une modernité saisissante, la Cedaw constitue aujourd'hui encore la plus importante proclamation des droits des femmes et une base d'appui précieuse pour l'action. Les deux conférences d'évaluation (Copenhague, 1980 ; Nairobi, 1985) font apparaître l'insuffisance des progrès accomplis. Avec l'adoption des Stratégies prospectives d'action de Nairobi pour la promotion de la femme d'ici à l'an 2000, 127 États membres mettent en place des institutions et des mécanismes nationaux, destinés à assurer la participation des femmes aux processus de décision, au développement et à la gestion des politiques, des recherches et des programmes visant à promouvoir leurs droits.

Les années 1990

La publication, en 1992, de la première compilation de données statistiques sur le rôle des femmes et leur apport à l'humanité vient bouleverser la conscience mondiale : les femmes y apparaissent comme les premières productrices de richesses en même temps que les premières victimes d'un monde qui les exclut. Sans compter l'énergie consacrée aux tâches liées aux soins et à l'éducation des enfants, elles accomplissent les deux tiers du travail humain (l'essentiel de la production non marchande et la plus grande part des activités dans le secteur informel), mais ne reçoivent que 10 % des revenus disponibles et ne possèdent que 1 % de la propriété. Elles jouent un rôle central dans l'amélioration de la santé des collectivités, dans l'alimentation et l'éducation des enfants, dans la protection de l'environnement, mais représentent 70 % des êtres humains vivant au-dessous du seuil de pauvreté et les deux tiers des personnes

privées de toute éducation. Dans son étude reprise dans le rapport du PNUD (Programme des Nations unies pour le développement) 1993, l'économiste Amartya Sen évalue à 100 millions le nombre de femmes qui manquent à l'appel de la population mondiale du fait des discriminations qu'elles subissent : avortements de fœtus féminins, infanticides des filles, discrimination dans l'accès à la nourriture, soins médicaux sélectifs, mutilations génitales et autres violences, grossesses et accouchements effectués dans de mauvaises conditions... Cette réalité va se placer au cœur des Conférences de l'Onu des années 1990, toutes axées sur le développement, la survie de la planète et de l'espèce humaine. À Rio (1992), les compétences des femmes pour la gestion des ressources naturelles sont reconnues ; la Déclaration finale de Vienne (1993) inscrit pour la première fois que « les droits fondamentaux des femmes et des fillettes font inaliénablement, intégralement et indissociablement partie des droits universels de la personne » ; la Conférence du Caire (1994) fait du droit fondamental des femmes à la maîtrise de leur fécondité et à la « santé génésique », ainsi que de leur égale participation à la marche du monde, les conditions du développement humain ; à Copenhague (1995) est reconnu leur rôle dans l'élimination de la pauvreté ; à Pékin, enfin, lors de la quatrième Conférence mondiale sur les femmes (1995), la Déclaration fait des femmes les actrices principales du développement et des processus de démocratisation. La communauté internationale se donne pour objectif prioritaire le renforcement de leur pouvoir d'action dans tous les domaines et à tous les niveaux.

Un tel renouvellement de la vision du monde, sans doute inédit dans l'histoire de la pensée, a été rendu possible grâce à la rencontre féconde entre un mouvement mondial de libération des femmes, dynamique et créateur, et l'Onu, qui l'a accompagné en mobilisant l'ensemble de ses moyens. Pour la première fois, les femmes organisées en ONG par dizaines de milliers sur les quatre continents - elles sont 12 000 à Nairobi et 35 000 à Pékin - ont fait entendre et apparaître sur la scène internationale la voix de la société civile, devenue véritable partenaire des insti-

tutions onusiennes. Les ONG ont bénéficié de la présence des femmes déléguées des États, majoritaires parmi les représentants officiels et qui se sont de plus en plus impliquées dans la défense des droits des femmes, et de l'action de l'Union européenne qui est apparue à cet égard comme le continent phare.

Les années 2000 : un constat nuancé

Cette conscience nouvelle des enjeux, les progrès accomplis, les nombreuses lois d'égalité et d'émancipation adoptées sur tous les continents n'ont cependant pas suffi à transformer l'ordre du monde. Sous le triple effet de la crise, des fondamentalismes religieux et de l'absence de volonté politique des gouvernants, les femmes subissent toujours la pauvreté, l'exclusion et la violence. Trop peu de gouvernements ont honoré leurs engagements, et la résistance à la démocratie paritaire naissante est considérable. Malgré la demande de nombreuses ONG, la cinquième Conférence mondiale n'est toujours pas programmée. Cependant, le Programme d'action de Pékin reste à ce jour le plus sûr appui des femmes dans le monde, et, depuis 2000, un protocole facultatif à la Cedaw permet à celles qui sont individuellement ou collectivement victimes de discriminations de saisir la Commission de la condition de la femme. En 2010, l'Entité pour l'égalité des sexes et l'autonomisation des femmes (ONU Femmes), née de la fusion des instances existantes, se donne pour objectif d'accélérer l'amélioration de la condition des femmes dans le monde. Elle est dirigée, depuis le 1er janvier 2011, par l'ex-présidente chilienne Michelle Bachelet*.

C. BRELET ET M. IDELS

■ Antrobus P., *Le Mouvement mondial des femmes* (*The Global Women's Movement*, 2004), Paris/Montréal/Abidjan, Éditions de l'Atelier/Éditions Écosociété/Éburnie, 2007 ; *Les Femmes dans le monde - Des chiffres et des idées, 1970-1990*, New York, Nations unies, 1992 ; Programme des Nations unies pour le développement, *Rapport mondial sur le développement humain 1993*, Paris, Economica, 1993 ; Id., *Rapport mondial sur le développement humain 1995*, Paris, Economica, 1995 ; Undaw/desa (the United Nations Division for the Advancement of Women of the Department of Economic and Social Affairs), *Handbook for Legislation on Violence Against Women*, New York, Nations unies, 2010.

■ Fouque A., « Pékin, et après... », in *Le Débat*, n° 88, 1996/1.

[...]



Romancières

[Afrique subsaharienne depuis 1960]

La période allant de 1960 à 2010, soit les cinquante années d'indépendance post-coloniale pour les territoires anciennement dépendants de la France, correspond essentiellement à la naissance et à l'affirmation de l'écriture au féminin en Afrique subsaharienne. Là où nombre d'écrivaines du Maghreb, du Machrek ou d'Égypte viennent à l'écriture dès le début du xx^e siècle et autour des années 1940 - l'Algérienne Marguerite Taos Amrouche* publie *Jacinthe noire* en 1947, la Syrienne Ulfat al-Udilbi* publie *Al Qarar Al Akbeer* primé la même année, l'Égyptienne Nawal el-Saadawi* et la Libanaise Etel Adnan* publient articles et textes dans le courant des années 1950 -, ce n'est qu'au début des indépendances que les écrivaines anglophones se signalent aux côtés de leurs confrères. La Kényane Grace Ogot* avec *The Promised Land* («la terre promise», 1966), les Nigériennes Flora Nwapa* avec *Efuru* (1966) et Buchi Emecheta* avec *La Cité de la dèche* (1972), la Sud-Africaine Bessie Head* avec *La Saison des pluies* (1968) font ainsi figure de pionnières, B. Emecheta publiant six romans dans les années 1970, dont *Les enfants sont une bénédiction* (1979).

Pour les francophones, il faudra attendre la fin des années 1960 pour voir apparaître ce que l'on considère comme le premier roman avec *Rencontres essentielles* (1968) de la Camerounaise Thérèse Kuoh Moukouri* (dans le sillage d'un récit autobiographique de sa compatriote Marie-Claire Matip*) et surtout les années 1970 qui vont voir apparaître quelques noms, principalement séné-

galais, avec, à côté de la Malienne Aoua Kéita* avec *Femme d'Afrique, la vie d'Aoua Kéita par elle-même* (1975), Aminata Sow Fall*, avec *Le Revenant* (1976) et *La Grève des battù* (1979), Nafissatou Diallo* avec son autobiographie *De Tilène au Plateau, une enfance dakaroise* (1975), Mariama Bâ* avec *Une si longue lettre* (1979), et la sociologue Awa Thiam*, elle aussi sénégalaise, avec *La Parole aux Négresses* (1978). Ce qui caractérise ces premiers textes - à l'exception de ceux d'A. Sow Fall, pour qui le fait d'être femme n'est qu'une composante, au même titre qu'être citoyenne sénégalaise -, c'est le choix d'une forme narrative autobiographique ou semi-autobiographique, et ce par souci d'éviter tout risque de censure en présentant le politique comme personnel. Il s'agit en quelque sorte de corriger de l'intérieur les portraits de femmes africaines dans lesquels le roman colonial comme les romanciers et poètes africains les avaient enfermées : sortir de l'image de la femme-mère-Afrique, gardienne des traditions, ou de son pendant antithétique, la prostituée, métaphore des conséquences de la colonisation, surtout en milieu urbain.

Les années 1980 voient apparaître une nouvelle génération d'écrivaines rebelles, axées sur une approche plus directement critique des sociétés africaines post-coloniales, et qui vont faire bouger les normes du roman. À travers l'écriture du corps notamment, des écrivaines telles que Ken Bugul*, Angèle Rawiri (avec *G'amàrakano, au carrefour*, 1983 et *Fureurs et cris de femmes*, 1989) et Calixthe Beyala se donnent les moyens d'aborder la question du statut des femmes en tant qu'épouses, mères, filles, belles-filles, etc., au sein de leur communauté, et de ce que représentent la maternité, le mariage polygynique, la stérilité, etc. dans ce contexte, que ce soit en milieu rural ou urbain (là où les écrivaines anglophones telle F. Nwapa tendent à privilégier un éclairage du milieu rural). M. Bâ, qui obtient en 1980 pour *Une si longue lettre* le prix littéraire japonais Noma, décerné pour la première fois à un écrivain africain, fait partie des auteures qui ont réussi à donner une visibilité nouvelle au roman au féminin. Il en va de même de la poétesse, romancière et dramaturge

Werewere Liking* avec *Elle sera de jaspe et de corail, journal d'une misovire* (1983); de Véronique Tadjó* avec *Latérite* (1984) et *À vol d'oiseau* (1986); de Tanella Boni* avec *Une vie de crabe* (1989); de Ken Bugul qui, avec *Le Baobab fou* (1983) et ce qui constitue avec *Cendres et Braises* et *Riwan ou le Chemin de sable* une trilogie autobiographique, impose l'écriture du «Je»; ou encore de C. Beyala, qui avec ses trois premiers romans (*C'est le soleil qui m'a brûlée*, *Tu t'appelleras Tanga*, *Seul le diable le savait*) s'approprie une langue et un domaine jusqu'ici essentiellement la prérogative des hommes. Chacune d'elles a contribué à imposer une écriture non plus dans les marges, à l'intention d'un lectorat prioritairement féminin, mais au contraire visible et inscrite dans le paysage littéraire central. Les auteures de littérature pour la jeunesse, telles Fatou Keita*, Justine Mintsa* et V. Tadjó, appuient également plus avant cette inscription. Aux côtés de ces auteures, écrivant essentiellement depuis le continent africain (à l'exception de C. Beyala), il faut également mentionner un certain nombre de critiques-auteures, elles aussi incontournables, dans le chemin qu'elles ont permis de tracer à la création littéraire africaine: Lylane Kesteloot*, basée à l'université Cheikh Anta Diop à Dakar, auteure de nombreux ouvrages critiques séminaux sur la littérature africaine, d'une réécriture de *Soundiata*, de contes pour enfants; Molara Ogundipe-Leslie, auteure en particulier de *Re-Creating Ourselves: African Women and Critical Transformations* («en nous re-crétant nous-mêmes: femme africaine et transformations critiques», 1994); Irène Assiba d'Almeida qui, avec *Francophone African Women Writers: Destroying the Emptiness of Silence* («les femmes écrivains africaines francophones: détruire le vide du silence», 1994), a ouvert la voie à une analyse féministe de la venue à l'écriture des Africaines; Annette Mbaye d'Erneville*, première journaliste femme de radio, à l'origine du lancement en 1957 de la revue *Femmes de soleil*, fondatrice du musée de la Femme, à Gorée; ou encore Odile Tobner, fondatrice avec Mongo Beti, son époux, de la revue *Peuples noirs, peuples africains*, dans laquelle elle a régulièrement contribué, co-auteure du *Dictionnaire de*

la négritude (1989) avec M. Beti, auteure également de plusieurs essais, dont *Du racisme français, quatre siècles de négrophobie* (2007). Elles-mêmes créatrices, elles ont, les unes et les autres, chacune dans leurs domaines, creusé et taillé un espace de reconnaissance pour les créatrices et les lettres africaines.

Les romancières des années 1990 à aujourd'hui ont pris le relais et se sont attelées à une écriture qui s'imposait, non plus marginale mais bien centrale, visible, sans privilégier un lectorat plus qu'un autre, inscrivant le politique à travers une expérimentation des formes esthétiques. À celles des années 1960, 1970, 1980 déjà citées, se sont ajoutées Monique Ilboudo*, Michèle Rakotoson*, elles-mêmes relayées à leur tour par Bessora*, Nathalie Etoké*, F. Keita, puis Fatou Diome*, Léonora Miano*, Zoë Wicomb*, Amma Darko*, Chimamanda Ngozi Adichie*.

Quarante ans après G. Ogot et F. Nwapa, vingt ans après M. Bâ, «l'engagement au féminin se signale d'abord par une amplification de la portée des interrogations posées par les écrivaines ainsi que de leur vision, face au phénomène de mondialisation, à des questions de conflits armés, de pouvoir et de droits de l'homme, ou encore dans la confrontation du passé et de l'inhumain». La thématique s'est diversifiée pour dépasser la question du statut des femmes dans le cadre familial et social et inclure l'urgence de témoigner, d'écrire contre l'oubli, de se réapproprier l'histoire, de se réapproprier son histoire à soi. C'est la démarche que l'on retrouve par exemple dans *Lalana* (2002) de M. Rakotoson, dans *La Mémoire amputée* (2003) de W. Liking, dans *Reine Pokou, concerto pour un sacrifice* (2004) de V. Tadjó, dans *Inyenzi ou les Cafards* (2006) ou encore *La Femme aux pieds nus* (2008) de Scholastique Mukasonga.

Dire également l'indicible et se poser la question des implications de ce dire en termes d'éthique et d'esthétique, ainsi chez Goretti Kyomuhendo* dans *Secrets No More* («fini les secrets», 1999), ou chez V. Tadjó dans *L'Ombre d'Imana, voyage jusqu'au bout du Rwanda* (2000); dire les conflits armés et figurer «l'effroi de la violence» pour

reprendre l'expression de Dominique Baqué, dire et fléchir devant l'irreprésentable, ainsi chez Ananda Devi dans *Pagli* (2001), *Soupir* (2002) ou *Indian tango* (2007), chez A. Darko avec *Faceless* («sans visage», 2003), chez L. Miano avec notamment *Tels des astres éteints* (2008); dire également l'expérience d'immigration, y compris sous couvert d'humour, tel que le pratiquent C. Beyala dans ses romans «parisiens», Bessora dans *53 cm* (1999) ou *Deux bébés et l'addition* (2002) ou encore F. Diome dans *La Préférence nationale* (2000). C'est chez les unes et les autres nous inviter aujourd'hui à repenser l'inscription du politique dans une expression artistique diversifiée qui passe par la polyphonie, le fragment et un éclatement de la narration, mais aussi un imaginaire riche et complexe.

O. CAZENAVE

■ Cazenave O., *Femmes rebelles, naissance d'un nouveau roman africain au féminin*, Paris, L'Harmattan, 1996; Davies C. B., *Black Women, Writing and Identity: Migrations of the Subject*, Londres, Routledge, 1994; Harrow K., *Less than One and Double, A Feminist Reading of African Women's Writing*, Portsmouth, Heinemann, 2002; Lee S., *Les Romancières du continent noir*, Paris, Hatier, 1994; Mohanty C., *Feminism without Borders: Decolonizing Theory, Practicing Solidarity*, Durham/Londres, Duke University Press, 2003.

[...]



Tisserandes

[Tibet]

Les femmes, épouses et filles d'artisans jouent certes un rôle dans le processus créateur de la plupart des domaines artisanaux, mais ce rôle reste cantonné à celui d'assistantes pour la préparation des matériaux ou pour les processus les moins complexes, tandis que l'artisan lui-même exerce son

expertise dans les activités créatrices hautement spécialisées. Toutefois, les femmes contrôlent presque entièrement l'artisanat textile : tissage, préparation de la laine, teinture et confection des tapis.

Dans certaines parties de l'Himalaya (Ladakh, Bhoutan), le tissage est assimilé à la conception d'un enfant : la chaîne symbolise la mère, la navette le père, et le résultat (l'étoffe) leur enfant. Le métier à tisser et les matériaux sont généralement identifiés à la sphère féminine. Au Mustang et au Népal, des outils de tissage peuvent servir à repousser les démons.

Hormis au Ladakh central et dans quelques régions du Tibet central, le tissage est l'affaire des femmes, ce qui pourrait trouver son origine dans les règles de filiation patrilinéaire. Bien qu'une épouse (ou une fille) abandonne pratiquement sa lignée à son mariage ou à la naissance de son premier enfant, elle reste toujours attachée à sa famille d'origine par un lien ténu mais bien réel par le biais de la lignée maternelle. Ceci est visible par exemple dans le don de textiles, fabriqués par la femme elle-même, et qu'elle distribue dans sa famille quand elle y retourne. L'analogie entre la production de textile et la maternité, ainsi que le caractère «polluant» pour les hommes du tissage et des outils, peut évoquer la difficulté et donc le danger que représente l'incorporation d'une inconnue (l'épouse, la bru) d'une lignée étrangère dans celle du futur mari et sa famille.

L'importance du tissage pour les femmes des communautés sédentaires au Tibet est illustrée par l'emblème créé en 1939 pour le «Parti réformiste du Tibet de l'ouest» : aux côtés de montagnes, d'une faucille et d'une épée, on aperçoit un métier à tisser. À l'évidence, les visionnaires et réformateurs démocratiques et socialistes étaient tout à fait conscients du rôle important que les femmes jouaient et pourraient être amenées à jouer dans la politique du Tibet, d'où cet objet archétypique qui symbolisait leur présence dans la société.

V. RONGE

■ Ahmed M., *Living Fabric - Weaving among the Nomads of Ladakh Himalaya*, Trumbull/Bangkok, Wetherhill/Orchid Press, 2002.

■ Ronge V. «Wo stehen die Frauen im tibetischen Handwerk?», in *Zentralasiatische Studien* n° 34, Bonn, 2005.

[...]



Woolf, Virginia

(née Stephen)

[Londres 1882 - id. 1941]

Romancière et essayiste britannique.

Virginia Woolf passe son enfance dans un milieu de culture intellectuelle et artistique foisonnante. Elle apprend le grec, le latin, l'allemand et l'histoire dans un collège londonien (1897-1901), tout en étant sujette à plusieurs dépressions nerveuses, suite à la mort de sa mère et d'une de ses sœurs, mais aussi suite à des abus sexuels de ses demi-frères. À 22 ans, elle devient l'égérie du Bloomsbury Group et elle épouse Leonard Woolf en 1912. Tous deux fondent la Hogarth Press, qui édite Forster, T.S. Eliot et, à partir de 1921, les œuvres complètes de Freud. En 1915, elle publie son premier roman, *La Traversée des apparences* (*The Voyage Out*). En 1928, elle commence une liaison amoureuse avec Vita Sackville-West sans pour autant négliger son mari. Après ses immenses succès littéraires, sa santé mentale se dégrade et elle se suicide par noyade. Elle est certainement la plus grande innovatrice de la littérature anglaise, développant et affinant, après Dorothy Richardson*, la technique du « courant de conscience » sans la séparer d'un engagement politique et féministe radical. Dans *La Chambre de Jacob* (*Jacob's Room*, 1922), son premier chef-d'œuvre, le personnage principal est un jeune homme en quête de la réalité des choses. *Mrs Dalloway* (1925) estompe les limites entre la conscience, les moments et les espaces, mêlant style direct et style indirect libre, omniscience et monologue intérieur, et, en même temps, dénonciation de l'oppression économique et sexuelle et du narcissisme bourgeois.

Deux ans après, *La Promenade au phare* (*To The Lighthouse*, 1927) célèbre l'amour de la femme en tant que créatrice du sens des choses. Dans *Orlando* (1928), récit léger mais brillant, un jeune homme se transforme en femme lors d'un voyage à Constantinople. *Three Guineas* (1938) est un essai engagé qui examine les difficultés des femmes devant le pouvoir masculin et prône un changement dans leur éducation et leur statut social. *Entre les actes* (*Between the Acts*, 1941), publié après sa mort, résume, en fait, l'ensemble de l'œuvre, récit symbolique, lyrique, de dégradation et de résurgence, prose et poésie mêlées, qui englobe l'histoire de l'Angleterre, méditation sur le temps, l'ambivalence sexuelle et la transformation de la vie par l'art.

M. REMY

■ *Œuvres romanesques*, 2 t., Paris, Gallimard, 2010.

■ Pellan F., *L'ancrage et le Voyage*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, 1994.

[...]



Yonath, Ada

[Jérusalem 1939]

Biologiste israélienne,
prix Nobel de chimie 2009.

Née dans une famille juive très pauvre, originaire de Pologne, orpheline d'un père rabbin à 10 ans, Ada Yonath peut cependant, soutenue par sa famille, poursuivre ses études, dans les conditions pénibles des étudiants contraints d'effectuer toutes sortes de travaux pour subsister. Le goût qu'elle manifeste dès l'enfance pour la compréhén-

sion des mécanismes naturels et l'admiration qu'elle porte à Marie Curie* la poussent à faire des études scientifiques. En 1964, elle obtient une maîtrise de biochimie et, en 1968, un doctorat de l'institut Weizmann des sciences, près de Tel-Aviv. Elle étudie également à l'Institut de technologie du Massachusetts (MIT) et à la Carnegie Mellon University. En 1970, elle crée le premier laboratoire de cristallographie des protéines en Israël. Dix ans plus tard, la jeune scientifique décide, malgré le scepticisme de ses collègues, de décoder le mécanisme de l'action des ribosomes. Elle découvre que ces petites structures, présentes dans toutes les cellules vivantes ainsi que dans les mitochondries, fonctionnent comme de véritables «usines à protéines des cellules». En traduisant les informations portées par les gènes, elles assemblent les acides aminés pour former les protéines correspondantes. Le travail d'A. Yonath touche ainsi à la caractérisation de la vie car, sans les ribosomes, le support d'hérédité qu'est l'ADN ne pourrait s'exprimer. Entre autres prix et distinctions, elle reçoit le prix L'Oréal-Unesco 2008 pour les femmes et la science. Le prix Nobel de chimie lui est décerné conjointement avec les chercheurs américains Venkatraman Ramakrishnan et Thomas Steitz pour leurs travaux sur «la structure et la fonction du ribosome», dont ils ont établi la carte détaillée et pour avoir ainsi ouvert la voie à de nouveaux antibiotiques. Quatrième femme prix Nobel de chimie et neuvième prix Nobel israélien, A. Yonath s'est engagée depuis le début dans le projet d'ouverture en Jordanie, en 2015, de Sésame, premier synchrotron du Moyen-Orient, qui réunit la Turquie, Chypre, Israël, la Palestine, la Jordanie, l'Iran, le Bahreïn et le Pakistan.

N. CASANOVA

[...]

Yousafzai, Malala

[Mingora 1997]

Militante pakistanaise du droit des filles à l'éducation.

Malala Yousafzai grandit dans la vallée de Swat où se déroulent entre 2007 et 2010 des combats entre forces gouvernementales et

talibans. Ceux-ci détruisent les écoles pour filles, et en 2009 leur interdisent l'instruction par décret religieux. Soutenue par sa famille et son père enseignant, militant laïc et président d'une association d'écoles privées, Malala fait connaître ces violences quotidiennes dans son «Journal d'une écolière pakistanaise» sur un blog hébergé par la BBC. Puis elle apparaît publiquement dans les médias internationaux pour défendre le droit des filles à l'instruction et reçoit en 2011 le premier Prix national de la jeunesse pour la paix. En octobre 2012, elle est victime d'une tentative d'assassinat par les extrémistes islamistes, pour «son rôle de pionnière dans la laïcité». Au lendemain de l'attentat se déroulent de nombreuses manifestations de filles et d'étudiantes pakistanaises. Le combat de Malala est alors connu du monde entier. Gordon Brown, chargé par l'Organisation des nations unies (Onu) d'un programme de scolarisation des enfants, rend hommage à son courage et Ban Ki-moon, secrétaire général de l'Onu, a proposé de faire du 10 novembre une journée internationale «Malala». La jeune fille a reçu en janvier 2013 le prix Simone-de-Beauvoir pour la liberté des femmes, et, depuis la Grande-Bretagne où elle est en convalescence, annonce la création d'un fonds portant son nom et destiné à l'éducation des enfants.

J. PICOT

[...]

Zambrano, María

[Vélez-Málaga 1904 - Madrid 1991]

Philosophe et essayiste espagnole.

Fille d'enseignants, María Zambrano Alarcón passe son enfance à Ségovie, où son père se lie avec le poète Antonio Machado. En 1924, la famille s'établit à Madrid. Elle étudie la philosophie, avec José Ortega y Gasset et Xavier Zubiri comme professeurs. En 1930, elle publie son premier livre, *Horizonte del liberalismo* («horizon du libéralisme»). En 1931, professeure auxiliaire de métaphysique, elle prépare sa thèse de doctorat, intitulée *La salvación del individuo en Spinoza* («le salut de l'individu chez Spinoza»). Son premier essai, *¿Por qué se escribe?* («pourquoi écrit-on?»), paraît en 1933 dans la

Revista de Occidente. Elle collabore ensuite à d'autres revues, *Los Cuatro Vientos* et *Cruz y Raya*, et noue des relations avec des écrivains, dont ceux de la «génération de 27». En 1936, elle épouse l'historien et secrétaire d'ambassade, Alfonso Rodríguez Aldave; ils partent pour La Havane et le Chili. Ils reviennent l'année suivante, alors que la guerre civile a éclaté. Il rejoint l'armée pour défendre la République; elle est nommée «conseillère de Propagande» et «conseillère nationale de l'Enfance évacuée». En janvier 1939, elle s'exile avec sa famille en France, où elle mène une activité littéraire intense et publie, la même année, *Pensamiento y poesía en la vida española* («pensée et poésie dans la vie espagnole») et *Philosophie et poésie (Filosofía y poesía)*. Séparée de son mari en 1948, elle commence à veiller sur sa sœur Araceli, retrouvée à Paris, après avoir subi les tortures nazies. Elles vivront ensemble jusqu'au décès d'Araceli, en 1972. Suivent des années de vie nomade en Amérique (New York, Mexique, Porto Rico et La Havane), puis en Europe (Paris, Rome, La Pièce dans le Jura, Genève). Elle ne reviendra en Espagne qu'en 1984, après quarante-cinq ans d'exil. Parmi ses œuvres les plus importantes figurent *Los Rêves et le Temps (Los sueños y el tiempo, 1939)*, *L'Homme et le Divin (El hombre y lo divino, 1951)*, *Persona y democracia* («personne et démocratie», 1958). Elle évolue vers le mysticisme, avec *Les Clairières des bois (Claros del bosque, 1977)* et *De l'aurore (De la aurora, 1986)*. Pour l'auteure, la philosophie commence avec le divin et avec l'explication des choses quotidiennes. Deux postulats s'imposent : la création de la personne et la raison poétique, l'une comme fondement de l'autre, toutes deux unies à la phénoménologie du divin et à l'histoire. La création de la personne est le centre de sa pensée : l'être humain avec ses aspirations, nostalgies, espoirs, échecs et tragédies comme problème fondamental à résoudre. Le sujet de la raison poétique constitue l'un des noyaux essentiels de sa philosophie. Il s'agit d'instaurer une «pensée poétique» capable de dépasser l'abîme entre philosophie et poésie; dans son œuvre, ces éléments s'entremêlent et se confondent. Un article du philosophe José Luis Aranguren

dans la *Revista de Occidente* en 1966 entame la lente reconnaissance de son œuvre en Espagne. En 1980, elle est nommée «fille adoptive de la principauté des Asturies», sa première reconnaissance officielle. En 1981, elle obtient le prix Prince des Asturies et est nommée «fille préférée» par sa ville natale. En 1982, elle devient docteure *honoris causa* de l'université de Málaga; en 1988, elle reçoit le prix Cervantes. Une fondation porte son nom, de même que la bibliothèque de l'institut Cervantes de Rome (elle est la seule écrivaine à avoir mérité un tel honneur parmi les 47 bibliothèques qui existent à travers le monde). D'importantes philosophes ont fondé, en 1997, l'Asociación española de filosofía María Zambrano. M. J. VILALTA

■ *Philosophie et poésie (Filosofía y poesía, 1939)*, Paris, José Corti, 2003; *L'Homme et le Divin (El hombre y lo divino, 1951)*, Paris, José Corti, 2006; *Sentiers (Senderos, 1986)*, Paris, *Des femmes*-Antoinette Fouque, 1992.

[...]

Yezena Werku (ou Yäzena Wärrqu)

[Gondar 1961]

Nouvelliste éthiopienne d'expression amharique.

Première nouvelliste éthiopienne de langue amharique, Yezena Werku, malgré la séparation de ses parents, passe une enfance très heureuse, élevée par sa mère et son grand-père maternel dont elle adopte le nom. Ayant obtenu son brevet d'études, elle part en vacances chez son père à Nazareth, ville située au sud de l'Éthiopie, à plusieurs centaines de kilomètres de chez elle. La «terreur rouge», qui fait suite à la révolution de 1974, l'empêche de retourner à Gondar. Elle doit alors rester à Nazareth pour poursuivre sa scolarité au lycée. En 1982, elle s'inscrit à l'Institut des langues de l'université d'Addis-Abeba pour étudier l'amharique et obtient une licence. En 1986, elle commence à travailler comme fonctionnaire, chargée des relations publiques au ministère des Finances. Elle signe à l'âge de 13 ans son premier texte, une esquisse d'un roman d'amour. Sa mère le brûlera par sécurité, au plus fort de la terreur des années 1976-

1978. Ses quatre premières nouvelles sont publiées en 1983 : *Samat* («embrasse-la») raconte l'histoire d'un amour contrarié; *Sännayit* («Senait») relate la vie d'une jeune femme stérile dans une société où la maternité est reine; *Yätäraqq'ätä ädmé* («la vieillesse») décrit la solitude des vieux jours quand il n'y a ni enfants, ni héritiers; enfin *Zämmatayé* («mon silence») évoque le parcours d'une femme maltraitée qui adopte le mutisme comme arme de défense. En 1986 s'ajoutent deux autres ouvrages : *Yäqərb ruq* («un proche lointain») retrace le cheminement d'un couple où l'amour est absent, et *Yämämmäräqiaw ləbsé* («ma tenue de cérémonie») raconte l'expérience de vie d'une étudiante inconséquente et les risques qu'elle fait courir à ses proches. Une dernière nouvelle, *Ma'ədət* («le passage»), destinée à inciter les jeunes et les moins jeunes au dépistage du virus du sida, paraît en 2003. Après plusieurs biographies, l'auteure parvient à publier, en 2009-2010, son roman *Yädärası-wa fayl* («le dossier de l'écrivaine»), achevé six ans plus tôt. Parallèlement, elle écrit des livres pour enfants, dont *Yafənç'o bərr wäfočč* («les oiseaux d'Äfenc'o Ber»), histoire d'un oisillon, et *Yəqarta* («excuse-moi»), récit sur le sens du pardon. Yezena Werku est cofondatrice présidente de l'association des femmes écrivains, Zema Bə'ər.

D. NEGGA

[...]

Yolande de Bar (ou Violant de Bar)

[V. 1365 - Barcelone 1431]

Reine d'Aragon et épistolière.

Si son lieu et sa date de naissance restent incertains, on sait qu'elle appartient à la noblesse des Montbéliard, apparentée à la maison royale de France de la dynastie Valois. Yolande de Bar est, par son mariage, duchesse de Gérone, comtesse de Cerdagne, reine d'Aragon, de Valence et de Majorque. Le conflit qui l'oppose à Sibilla de Fortià (1350-1406), sa belle-mère, prend de telles proportions que des partis se créent autour de chaque dame. Son mari, Jean 1^{er} d'Aragon fait emprisonner sa mère et transférer tous

ses biens à son épouse. Après quoi, pendant neuf ans, celle-ci favorise les rapports avec la France dans le domaine de la culture écrite, de la musique et de l'art. Sa cour aragonaise devient le lieu de rendez-vous de troubadours de Provence. Quand Jean 1^{er} meurt, sans descendance mâle, lors d'une partie de chasse, la couronne doit échoir à son frère Martí. La reine d'Aragon lutte durement, et après un long procès, se consacre à l'éducation de sa fille unique, en exigeant de son frère, Louis 1^{er} de Bar, une partie de l'héritage familial. Elle obtient le duché de Bar, qu'elle cèdera à son petit-fils. Femme de caractère et dotée de grandes capacités à gouverner, elle possède un savoir profond et soutenu de la langue catalane, partagé avec son époux dans une période difficile. Ses textes sont le fruit de l'activité épistolaire entre chancelleries royales. Elle entretient une riche correspondance en latin, catalan et aragonais, qui fait l'objet d'études. Des écrivains modernes s'inspirent de sa personne pour raconter une époque : *Intrigues de palau* («intrigues de palais», 2006), de María Carme Roca (1955), présente ces femmes qui, ne pouvant accéder ouvertement au pouvoir, usent de stratégies pour obtenir ce qui leur est refusé.

C. CANUT

■ Ponsich C., «L'intervention d'une reine d'Aragon dans les désignations épiscopales, étude de quelques lettres de Violant de Bar entre 1387 et 1396», in *LAMOP*, université de Pau, 2005; Riquer I. de, «Los libros de Violante de Bar», in Grana Cid M. M. (dir.), *Las sabias mujeres, educación, saber y autoría, siglos III-XVII*, Madrid, Asociación cultural al-Mudayna, 1994.

[...]



Directrices et directeurs de secteurs

Alazet, Bernard. *Littérature française des xx^e et xxi^e siècles.* Maître de conférences en littérature française du xx^e siècle à l'université Sorbonne Nouvelle - Paris 3.

Andersson, Kajsa. *Littérature des pays nordiques (Danemark, Suède, Norvège, Finlande, Groenland).* Maître de conférences honoraire en langue et littérature françaises à l'université d'Örebro (Suède).

Anvar-Chenderoff, Leili. *Littérature d'Iran et d'Eurasie.* Maître de conférences à l'Inalco (langue et littérature persanes).

Balcazar-Moreno, Melina. *Littérature d'Amérique latine.* Docteure en littérature française (université Sorbonne Nouvelle - Paris 3). Traductrice et essayiste.

Baumgardt, Ursula. *Littérature en langues africaines.* Professeure à l'Inalco (littératures orales et écrites en langues africaines).

Bergé, Aline. *Littérature française des xx^e et xxi^e siècles; francophonie (Benelux, Suisse, Antilles).* Maître de conférences en littérature française du xx^e siècle à l'université Sorbonne Nouvelle - Paris 3.

Bernadac, Marie-Laure. *Peinture, sculpture, photo, vidéo, numérique.* Conservatrice générale honoraire. Chargée de mission pour l'art contemporain au musée du Louvre.

Bernard, Antonia. *Littérature de Slovaquie.* Maître de conférences à l'Inalco (langue et culture slovaques).

Bernardo-Alves, Fernanda. *Littérature du Portugal.* Professeure de philosophie à l'université de Coimbra (Portugal).

Bougerra, Mohamed Rhida. *Littérature du Maghreb.* Professeur de littérature française à l'université de Carthage (Tunisie).

Boustani, Carmen. *Littérature du Proche-Orient (Liban, Syrie, Palestine, Jordanie, Égypte).* Professeure de langue et littérature françaises à l'Université libanaise (Beyrouth).

Boyé, Anne. *Mathématiques.* Docteure en histoire des mathématiques, université de Nantes.

Brelet, Claudine. *Médecines traditionnelles.* Anthropologue, ancien membre de l'OMS (division Information et éducation pour la santé).

Camel, Olga. *Littérature d'Ukraine.* Professeure à l'Inalco (langue et littérature ukrainiennes).

Cazenave, Odile. *Littérature d'Afrique subsaharienne et d'Afrique du Sud.* Professeure de français à l'université de Boston (États-Unis). Spécialiste de la littérature africaine francophone contemporaine.

Chalvin, Antoine. *Littérature d'Estonie.* Maître de conférences à l'Inalco (langue, littérature et civilisation estoniennes).

Châtelet, Anne-Marie. *Architecture, urbanisme, paysages.* Professeure d'histoire et culture architecturales à l'École nationale supérieure d'architecture de Strasbourg.

Chenu, Alain. *Sociologie.* Professeur des universités à l'Institut d'études politiques de Paris. Directeur de l'Observatoire sociologique du changement et du Centre de données socio-politiques (CNRS).

Christout, Marie-Françoise. *Danse, chorégraphie.* Docteure d'État ès lettres, conservatrice honoraire de la BNF (département des arts du spectacle). Historienne et critique d'art.

Cohen, Esther. *Littérature d'Amérique latine.* Professeure de l'Instituto de Investigaciones Filológicas à l'UNAM (Universidad Nacional Autónoma de México), spécialiste en critique littéraire.

Collet, Isabelle. *Informatique.* Informaticienne, docteure en sciences de l'éducation, chercheuse associée à l'université Paris Ouest Nanterre La Défense.

Corvin, Michel. *Théâtre.* Professeur honoraire à l'Institut d'études théâtrales de l'université Sorbonne Nouvelle - Paris 3. Critique et essayiste.

Csergo, Julia. *Gastronomie.* Professeure à l'université du Québec à Montréal, maître de conférences à l'université Lyon 2. Historienne des pratiques sociales et culturelles, spécialiste de l'alimentation.

Cumps, Dorian. *Littérature néerlandaise.* Maître de conférences en littérature néerlandaise moderne et contemporaine à l'université Paris-Sorbonne.

Curovic, Kika. *Littérature de Bosnie et de Croatie.* Journaliste spécialiste de l'Europe du Sud-Est à RFI et à *Courrier international*.

Dadoun, Roger. *Interdisciplinarité.* Philosophe, psychanalyste. Professeur émérite à l'université Paris-Diderot.

Delacroix, Marie. *Littérature russe.* Agrégée de russe, enseignante à l'université Stendhal-Grenoble 3.

Delaperrière, Maria. *Littérature polonaise.* Professeur émérite de littérature polonaise à l'Inalco.

Denissi, Sophia. *Littérature de Grèce et de Chypre.* Professeure d'histoire de la littérature et de la critique littéraire à l'École des beaux-arts d'Athènes (Grèce).

Dhavernas, Catherine. *Littérature du Canada anglophone.* Professeure de littérature française du ^{xx}e siècle à la Queen's University (Canada).

Durry, Jean. *Sports.* Historien de l'olympisme. Créateur du musée national du Sport. Membre de l'Académie internationale olympique.

Écoffet, Carole. *Physique, chimie, géophysique.* Chargée de recherches au CNRS, à l'Institut de science des matériaux de Mulhouse.

Egler, Zelda. *Mode, couture.* Historienne de la mode, enseignante à l'École du Louvre (Paris).

Erlingsdóttir, Irma. *Littérature d'Islande.* Directrice du Centre de recherches et d'études de genre à l'université d'Islande.

Ernot, Isabelle. *Historiennes.* Docteure en histoire contemporaine de l'université Paris Diderot.

Galland, Xavier. *Littérature de Thaïlande.* Professeur de langue et civilisation françaises à l'université Kasetsart de Bangkok (Thaïlande).

Gauvin, Lise. *Littérature du Canada francophone et du Québec.* Professeure émérite de littérature à l'université de Montréal (Canada). Écrivaine.

Germain-David, Pierrette. *Musique classique.* Musicologue, professeure certifiée et productrice à Radio-France. Vice-présidente de l'association Femmes et musique.

Gill, Roshan. *Littérature du Pakistan.* Linguiste, traducteur. Diplômé de littérature indo-pakistanaise à l'Inalco.

Glowczewski, Barbara. *Anthropologie.* Anthropologue, directrice de recherche au Collège de France et au CNRS.

Gruber, Eberhard. *Philosophie.* Philosophe, écrivain.

Guibert, Noëlle. *Théâtre.* Conservatrice honoraire à la BNF, ancienne directrice du département des arts du spectacle.

Hakem, Halkawt. *Littérature kurde.* Professeur des universités à l'Inalco (langue, littérature et religion kurdes).

Itzhaki, Masha. *Littérature en langues hébraïques anciennes et modernes.* Professeure à l'Inalco (langue et littérature hébraïques).

Jacob, Pascal. *Cirque.* Directeur artistique du cirque Phénix, du Festival mondial du cirque de demain, et directeur de création pour Franco Dragone Entertainment Group. Professeur d'histoire du cirque. Auteur.

Join-Diéterle, Catherine. *Mode, couture.* Ancienne directrice du musée Galliera et conservatrice générale, professeur à l'École du Louvre, créatrice de la chaire de la mode et du costume.

Jullien, Dominique. *Littérature française du XIX^e siècle.* Professeure de littérature française et comparée à l'université de Californie, Santa Barbara (États-Unis).

Kœchlin, Stéphane. *Jazz, blues, rock, folk.* Écrivain. Critique et chroniqueur musical spécialiste du jazz.

Kovacs, Ilona. *Littérature de Hongrie.* Maître de conférences en littératures française et hongroise à l'université de Szeged (Hongrie). Traductrice.

Krief, Huguette. *Littérature française du XVIII^e siècle.* Maître de conférences en littérature du XVIII^e siècle à l'université de Provence Aix-Marseille 1. Présidente du Centre aixois d'études et de recherches sur le XVIII^e siècle (CAER 18).

Le Blanc, Claudine. *Littérature de l'Inde.* Maître de conférences en littérature comparée (littératures de l'Inde) à l'université Sorbonne Nouvelle - Paris 3.

Le Bras-Chopard, Armelle. *Droit et politique.* Professeure de sciences politiques à l'université de Versailles Saint-Quentin-en-Yvelines. Adjointe au maire de Guyancourt.

Lecomte-Tilouine, Marie. *Littérature du Népal.* Directrice de recherche au Centre d'études himalayennes (CNRS).

Legrand, Thierry. *Religions, mysticisme.* Maître de conférences en histoire des religions à la faculté de théologie protestante de l'université de Strasbourg.

Lemay, Diana. *Littérature de la République tchèque et de la Slovaquie.* Maître de conférences à l'Inalco (langue et littérature slovaques).

Lemoine, Mathilde. *Économie.* Économiste. Professeure à l'Institut d'études politiques de Paris. Directrice des études économiques et de la stratégie marchés d'une banque internationale.

Lesimple, Philippe. *Défense et combat.* Général de brigade, armée de terre.

Lévy-Soussan, Claude. *Design.* Ancienne directrice générale de Mobilier International et PDG de Castelli France. Fondatrice de la galerie et de la bourse Agora pour les jeunes designers.

Luo, Tian. *Littérature de Chine.* Maître de conférences à l'université de Pékin (Chine). Directrice adjointe du département de langue et littérature françaises.

Luquin, Elisabeth. *Littérature des Philippines.* Anthropologue, maître de conférences à l'Inalco (langue et littérature des Philippines).

Marashi, Ardian. *Littérature d'Albanie et du Kosovo.* Traducteur, maître de conférences à l'Inalco (littérature et civilisation albanaises).

Martin, Daniel. *Littérature française du XVI^e siècle.* Maître de conférences en littérature française de la Renaissance à l'université de Provence Aix-Marseille 1.

Mathien, Michel. *Médias, journalisme, publicité.* Professeur en sciences de l'information et de la communication à l'université de Strasbourg. Titulaire de la chaire Unesco «Pratiques journalistiques et médiatiques. Entre mondialisation et diversité culturelle».

Mathon, Aude. *Créatrices d'entreprises.* Diplômée de HEC Paris.

Maurus, Patrick. *Littérature de Corée.* Professeur à l'Inalco (langue et littérature coréennes).

Maynard, Marika. *Cirque.* Fondatrice d'une école de funambules et rédactrice en chef de la revue *Le Cirque dans l'univers* de 1990 à 1999.

Méadel, Cécile. *Médias, journalisme, publicité.* Professeure au Centre de sociologie de l'innovation à l'École des mines de Paris.

Mouchard, Christel. *Aventurières, exploratrices.* Éditrice, auteure spécialiste de l'histoire des aventurières.

Muhidine, Timour. *Littérature de Turquie.* Écrivain et traducteur. Enseigne à l'Inalco (langue et littérature turques).

Nappi, Marella. *Littérature de l'Antiquité gréco-romaine.* Docteure en histoire ancienne (université de Paris Ouest Nanterre La Défense).

Nut, Hélène Suppya. *Littérature du Cambodge.* Chargée de cours à l'Inalco et à l'université de Cologne (littérature cambodgienne, lexicologie et arts du spectacle).

Ogawa, Midori. *Littérature du Japon.* Maître de conférences en littérature française à l'université de Tsukuba (Japon).

Ouvry-Vial, Brigitte. *Édition, livres.* Professeure des universités (littérature et histoire du livre au xx^e siècle, université du Maine).

Paupert, Anne. *Littérature française du Moyen Âge.* Maître de conférences en langue et littérature françaises médiévales à l'université Paris Diderot.

Pejoska-Bouchereau, Frosa. *Littérature de Macédoine et d'Europe médiane.* Maître de conférences à l'Inalco (études macédoniennes). Directrice adjointe du Centre d'études balkaniques, vice-présidente du CNU (études slaves).

Pessis, Jacques. *Chanson française.* Journaliste, écrivain, scénariste, comédien et réalisateur.

Phan Than-Thuy, Paulette. *Littérature du Vietnam.* Maître de conférences en langues et civilisations de l'Asie orientale à l'université Paris Diderot.

Pompejano, Valeria. *Littérature d'Italie.* Professeure de littérature française et directrice du Centre d'études italo-françaises à l'université Roma Tre (Italie).

Poujol, Catherine. *Littérature d'Eurasie.* Professeure à l'Inalco (histoire et civilisation de l'Asie centrale).

Pravongviengkham, Kahamphanh. *Littérature du Laos.* Enseignant-chercheur à l'Inalco (langue et littérature laotiennes).

Prévot, Marina. *Littérature du Vietnam.* Maître de conférences, responsable de la section d'études vietnamiennes de l'UFR Langues et civilisations de l'Asie orientale (LCAO) à l'université Paris Diderot. Traductrice.

Prstojevic, Alexandre. *Littérature du Monténégro et de la Serbie.* Maître de conférences à l'Inalco (littérature des pays de l'ex-Yougoslavie).

Pumain, Denise. *Géographie.* Professeure à l'université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, membre de l'Institut universitaire de France. Fondatrice de la revue européenne de géographie *Cybergeo* et codirectrice de la revue *L'Espace géographique*.

Quillien, Christophe. *Bande dessinée.* Journaliste, écrivain, spécialiste du 9^e art.

Remy, Michel. *Littérature de Grande-Bretagne et d'Irlande.* Professeur émérite de littérature anglaise à l'université de Nice.

Requemora-Gros, Sylvie. *Littérature française du xvii^e siècle.* Maître de conférences en littérature française des siècles classiques à l'université de Provence Aix-Marseille 1.

Risterucci, Pascale. *Cinéma.* Maître de conférences en cinéma à l'université Paris 8.

Rollet, Brigitte. *Cinéma.* Chercheuse au CHCSC (UVSQ), spécialiste des rapports de sexe dans le champ culturel. Enseigne à l'Institut d'études politiques de Paris.

Roman, Andreia. *Littérature de Roumanie.* Maître de conférences à l'Inalco (langue et littérature roumaines).

Russo, Adélaïde. *Littérature des États-Unis.* Professeure au département d'études françaises et de littérature comparée de la Louisiana State University (Baton Rouge, États-Unis).

Santa, Ángels. *Littérature d'Espagne.* Professeure de philologie française à l'université de Lleida (Espagne).

Schneider, Jean. *Astrophysique.* Astrophysicien à l'Observatoire de Paris. Directeur de recherche émérite au CNRS (laboratoire de l'univers et de ses théories).

Septfonds, Daniel. *Littérature d'Afghanistan.* Professeur émérite à l'Inalco : pachto et typologie linguistique (langues iraniennes en Afghanistan et au Pakistan).

Serrou, Bruno. *Musique classique.* Écrivain. Critique musical, spécialiste de la création contemporaine et de l'opéra.

Shwe-Demaria, Sabai. *Littérature de Birmanie.* Chargée de cours à l'Inalco (littérature moderne birmane).

Solte-Gresser, Christiane. *Littérature d'Allemagne, d'Autriche et des pays de langues germaniques.* Professeure de littérature générale et comparée à l'université de la Sarre (Allemagne).

Stoudmann, Elisabeth. *Musiques du monde.* Journaliste et critique musicale.

Sultan, Yvette. *Médecine, biologie.* Professeure des universités. Hématologue, ancienne chef du service d'hématologie de l'hôpital Cochin à Paris.

Talagrand, Chantal. *Psychanalyse.* Psychanalyste. Membre de la Société internationale d'histoire de la psychiatrie et de la psychanalyse.

Ter-Minassian, Anahide. *Littérature d'Arménie.* Maître de conférences honoraire de l'université Paris 1 Panthéon-Sorbonne. A enseigné l'histoire politique et culturelle des Arméniens à l'EHESS.

Thébaud, Françoise. *Historiennes.* Professeure émérite d'histoire contemporaine à l'université d'Avignon et des pays de Vaucluse, chercheuse associée à l'Institut des études de genre de l'université de Genève.

Tonnet, Henri. *Littérature de Grèce et Chypre.* Professeur émérite à l'université Paris-Sorbonne. Ancien directeur de l'Institut néo-hellénique à la Sorbonne.

Tripier, Maryse. *Sociologie.* Sociologue. Professeure émérite à l'université Paris Diderot.

Verjans, Thomas. *Sciences du langage.* Maître de conférences en sciences du langage à l'université de Bourgogne.

Villien, Bruno. *Théâtre.* Écrivain et journaliste.

Vrinat-Nikolov, Marie. *Littérature de Bulgarie.* Traductrice littéraire, professeure à l'Inalco (langue et littérature bulgares).

Zabus, Chantal. *Littérature d'Australie et de Nouvelle-Zélande.* Professeure de littératures anglo-saxonnes (études postcoloniales, comparées et de genre) à l'université Paris Nord 13. Membre senior de l'Institut universitaire de France.

Zaini-Lajoubert, Monique. *Littérature de Malaisie et d'Indonésie.* Chargée de recherche (retraîtée) au Centre Asie du Sud-Est (CNRS). Chargée de cours en langue et littérature malaises à l'Inalco.

Zwilling, Anne-Laure. *Religions, mysticisme.* Ingénieure de recherche au CNRS. Responsable de projets de recherche en sciences sociales des religions.

Le Dictionnaire universel des créatrices

En librairie et sur commande
à partir du 27 novembre 2013

Prix de vente : 165 euros

ISBN : 9782721006318

des femmes
Antoinette Fouque

33-35 rue Jacob, 75006 Paris

+ 33 (0)1 42 22 60 74

www.desfemmes.fr

 Le Dictionnaire universel des femmes créatrices

Contact presse : presse@desfemmes.fr

1973 – 2013 des femmes

Antoinette Fouque
célèbrent 40 ans d'édition
avec *Le Dictionnaire
universel des créatrices*



Organisation
des Nations Unies
pour l'éducation,
la science et la culture

Sous le patronage
de l'**UNESCO**



Avec le soutien du



En partenariat avec

